Zeitschrift: Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali

Herausgeber: Schweizerische Naturforschende Gesellschaft

Band: 98 (1916)

Rubrik: Nekrologe und Biographien verstorbener Mitglieder

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.09.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Nekrologe und Biographien
verstorbener Mitglieder
der
Schweiz. Naturforschenden Gesellschaft
und
Verzeichnisse ihrer Publikationen
herausgegeben von der
Denkschriften-Kommission.

Redaktion: Fräulein **Fanny Custer** in Aarau,
Quästorin der Gesellschaft.

Nécrologies et Biographies
DES
MEMBRES DÉCÉDÉS
DE LA
Société Helvétique des Sciences Naturelles
ET
Listes de leurs Publications
PUBLIÉES PAR LA
Commission des Mémoires

SOUS LA RÉDACTION DE MADEMOISELLE **FANNY CUSTER**,
QUESTEUR DE LA SOCIÉTÉ, à AARAU.

Zürich 1916
Druck von Zürcher & Furrer

Leere Seite
Blank page
Page vide

Inhaltsverzeichnis

	Autor	Nr.	Seite	
Girard, Ch., Prof. Dr., 1850—1916	C. Picot (Rev. méd. romande)	1	1	(P.)
Kleiner, Alfr., Prof. Dr., 1849—1916	H. H. Stierlin	5	28	(P., B.)
Lindt, W., Prof. Dr., 1860—1916	L. Rütimeyer	2	8	(P., B.)
Sidler, P. Wilh., 1842—1915	Dr. P. Buck	3	15	(P.)
Strübin, Karl, Dr., 1876—1916	Aug. Buxtorf	4	20	(P., B.)
Nüesch, Jakob, Dr. 1845—1915	Th. Studer	6	39	(P., B.)

(P. = mit Publikationsliste, B. = mit Bild.)

Druck von Zürcher & Furrer in Zürich.

1.

Prof. Dr Charles Girard.

1850 – 1916

L'Université de Genève a perdu un de ses professeurs les plus éminents en la personne du Dr. Charles Girard, qui y occupait depuis douze ans la chaire de Clinique chirurgicale. Bien qu'il eût atteint l'âge de 66 ans, Girard avait conservé toute son activité; c'est en pleine carrière qu'il a été enlevé par une pneumonie, le 4 mars 1916, après quelques semaines de maladie. Cette brusque disparition a été un deuil, non seulement pour ses collègues, mais aussi pour tous ceux qui, en si grand nombre, avaient eu l'occasion d'apprécier son talent, sa bienveillance et sa charité.

Charles Girard, qui appartenait à une famille d'origine neuchâteloise, était né à Renan dans le Val de Travers (Jura bernois) le 16 janvier 1850. Il reçut sa première éducation à La Neuveville, à Neuchâtel et à Porrentruy et fit à Berne, à Tubingue et à Fribourg-en-Brisgau ses études médicales. Ce fut à Berne qu'il fut reçu docteur. Dans sa thèse inaugurale, publiée en 1872, il traite de l'influence de l'érysipèle sur la pyémie, et il conclut de l'observation de vingt-trois cas que «l'érysipèle confère contre l'infection pyémique une protection qui, pour n'être pas absolue, n'en est pas moins très remarquable». De là à conseiller d'inoculer l'érysipèle aux opérés pour les préserver de la pyémie, il n'y avait qu'un pas, que le jeune docteur ne se croit pas cependant autorisé à faire à un moment où la chirurgie commençait à trouver dans l'antisepsie des moyens moins dangereux pour combattre l'infection des plaies. Il mentionne déjà dans ce travail

les premières recherches faites sur le rôle des microbes dans cette infection, sujet qu'il étudia peu après sous la direction de Volkmann, et il fut un des premiers qui isolèrent le bacille pyocyanique.

Pendant la guerre franco-allemande, Girard avait été d'abord assistant à Darmstadt dans un lazaret de réserve dirigé par le prof. Lücke, puis, au commencement de 1871, il était revenu en Suisse et avait fait partie, comme médecin adjoint, d'une ambulance où l'on traitait les malades et les blessés de l'armée française de Bourbaki. A la fin de la même année, Lücke, qui était à ce moment professeur de Clinique chirurgicale à Berne, le choisit comme son premier assistant et tint à le conserver auprès de lui au même titre, lorsqu'il fut appelé l'année suivante à diriger la Clinique chirurgicale de Strasbourg. Girard resta dans cette ville jusqu'en 1875, puis retourna à Berne où il se fit inscrire comme privat-docent de chirurgie à l'Université; il débuta par un cours sur les bandages, pansements et appareils auxquel il ajouta des exercices pratiques et un enseignement sur quelques chapitres spéciaux de la chirurgie. Il s'intéressait en même temps à l'hygiène, fut secrétaire de la *Sanitäts Direction* du canton de Berne, puis membre de cette direction et chargé en 1890 d'enseigner, avec le titre de professeur extraordinaire, l'hygiène à l'Université de Berne, mais il n'avait point pour cela abandonné la pratique de la chirurgie; il avait fondé, avec quelques collègues, à l'Aebischlössli une clinique particulière qui devint bientôt la grande clinique Victoria où son renom comme opérateur attirait une nombreuse clientèle venue, non seulement de la Suisse, mais aussi de l'étranger. En 1884, il fut nommé chirurgien d'une des divisions non cliniques de l'Hôpital de l'Isle; il y a passé vingt années et son activité y a laissé de vivants souvenirs.

Ce n'était point d'ailleurs seulement comme praticien que Girard jouissait d'une juste réputation; grâce à ses travaux et à ses publications, il s'était acquis dans le monde médical et scientifique une situation fort honorable, aussi quand, en

1904, à la suite de la démission du prof. G. Julliard, la chaire de Clinique chirurgicale fut devenue vacante à Genève, personne n'était mieux désigné que lui pour la remplir et c'est avec une vive satisfaction que fut accueillie la nouvelle qu'il avait accepté sa nomination. Les espérances qu'elle avait fait naître ne furent point déçues. Girard fut un excellent professeur et un chirurgien d'hôpital hors ligne. Il savait stimuler le zèle des jeunes étudiants. «D'une urbanité de tous les instants, jamais, dit le Dr. H. M. [1]), une parole dissonante ne sortait de sa bouche vis-à-vis de ses assistants, de ses élèves ou du personnel, et vif et actif comme il l'était, le mérite n'est pas mince... Il avait, à un suprême degré, le respect de la personnalité humaine et ce n'est jamais dans son service que le malade a pu avoir l'idée de n'être que du matériel à expériences. Humain dans toute la belle acception du mot, consolant quand il le fallait, disant franchement les paroles graves et douloureuses quand cela était nécessaire, il avait sur tous ses malades une autorité immense.

«Il laissera de son professorat à Genève un souvenir durable; frappé de l'insuffisance des installations chirurgicales de notre Hôpital cantonal, il n'a cessé de travailler auprès de la Commission de cet établissement et des autorités pour faire construire un nouveau service de chirurgie. Sa persévérance fut récompensée et il obtint une clinique digne de Genève; de concert avec l'architecte et le directeur de l'hôpital, il en surveilla, jour après jour, la complète exécution, depuis l'élaboration des plans jusqu'à la dernière pièce de l'ameublement. Si tout a été si pratiquement compris, c'est en grande partie à Girard que nous le devons».

Comme confrère, le regretté professeur était d'une complaisance sans borne et se montrait aimable avec chacun. Il fit, dès son arrivée à Genève, partie de la Société médicale, qu'il a présidée en 1913 et dont il a toujours été un membre très zélé. Ses communications y constituaient un des principaux

---

[1]) Voir: *Journal de Genève*, 5 Mars 1916.

attraits des séances cliniques; malgré ses pressantes occupations, il lui arrivait bien rarement de ne pas y assister et les très nombreuses présentations qu'il y faisait intéressaient vivement l'assistance; on en sortait souvent émerveillé des résultats de sa dextérité opératoire et même de son audace que tempérait un sens clinique très averti.

On pourra, en lisant plus loin la liste des publications de Girard, se faire une idée de ce qu'a fait le savant professeur pour le progrès de la chirurgie, bien qu'il ait laissé inédites bien des créations de son esprit inventif. Nous ne pouvons ici les mentionner toutes; rappelons seulement sa méthode pour la cure radicale des hernies inguinales, une des meilleures pour prévenir les récidives, ses procédés de désarticulation interiléoabdominale, de staphylorrhaphie, d'uranoplastie, d'exclusion pylorique, etc. Par son procédé de résection totale du maxillaire supérieur sans ouverture de la cavité buccale, qui permet au malade de s'alimenter par la bouche dès le lendemain de l'opération, il a rendu un inappréciable service à bien des ouvriers des fabriques d'allumettes du canton de Berne, atteints de nécrose phosphorique, et ce fut lui qui demanda un des premiers que l'emploi du phosphore rouge fût interdit dans ces fabriques en Suisse. Son habileté pour exécuter les opérations autoplastiques lui attira une réputation qui s'étendait jusqu'en Amérique et lui a valu bien des reconnaissances.

Girard n'aimait pas à écrire. «L'acier du couteau, disait-il, ne me fait pas peur, mais l'acier d'une plume m'effarouche»[1]. A part sa participation à *l'Encyklopædie der gesamten Chirurgie* du Prof. Kocher, il ne laisse pas d'ouvrage de longue haleine, mais il a fait paraître de nombreux articles dans divers recueils; il a en particulier quelquefois favorisé la *Revue médicale de la Suisse romande* de sa collaboration; plusieurs de ses communications les plus importantes figurent dans les

---

[1]) Voir: *Der Bund*, 9 mars 1916.

comptes rendus des Congrès français [1]) et allemands de chirurgie qu'il fréquentait régulièrement et où il était toujours fort bien accueilli; il s'exprimait et écrivait avec une égale facilité dans les deux langues.

Sa réputation si méritée lui avait acquis une situation des plus en vue parmi les chirurgiens de notre pays, aussi venait-il d'être élu par ses collègues, le 4 mars dernier, président de la Société suisse de chirurgie, lorsqu'arriva la fatale nouvelle de la perte immense que faisaient à la fois la science et notre patrie [2]).

C. Picot.
(Revue médic. de la Suisse romande.)

Liste des principales publications de Prof. Dr. Charles Girard.

1872. L'influence de l'érysipèle sur le développement de la pyémie, Thèse de Berne, Strasbourg.
1872. Heilung hartnäckig recidivirender Amputations-Neurome durch Electropunktur, Deutsche Zeitschr. f. Chir.
1873. Zur Casuistik der Chloroformunfälle, Ibid.
1874. Zur Frage der Endresultate der Ellenbogenresection, Centralbl. f. Chir.
1874. Zur Erleichterung der Localanæsthesie, Ibid.
1874. Zur Kenntnis des genu valgum, Ibid.
1875. Microscopische Untersuchungen über den sog. blauen Eiter, Ibid.
1876. Über die sog. blaue Eiterung, Deutsche Zeitschr. f. Chir.
1880. Zur Anwendung der Narcose bei Untersuchungen des Oesophagus, Centralbl. f. Chir.
1882. Bericht über die Blatternepidemie im Kanton Bern während des Jahres 1881, Bern.
1893. Sur l'écriture droite. C. R. du Congrès internat. d'hygiène, Buda-Pest

---

[1]) Mentionnons à ce propos qu'il avait été honoré de la croix d'officier de la légion d'honneur.

[2]) Nous remercions M. le Dr. Aloys de Mutach, médecin en chef de l'Hôpital bourgeois à Berne, qui a été assistant de Girard à Berne et l'avait suivi à Genève comme chef de clinique et chirurgien adjoint, pour tous les renseignements qu'il a bien voulu nous donner sur l'activité de son regretté maître.

1895. Sur l'emploi du parachlorophénol et du chlorosalol en chir., Rev. méd. de la Suisse rom.
1895. Désarticulation de l'os iliaque pour sarcome, C. R. du Congrès français de chir.
1896. Du traitement des diverticules de l'œsophage, Ibid.
1897. De la résection totale du maxillaire sup. sans ouverture de la cavité buccale, Ibid.
1898. Sur le traitement chirurgical du goitre, et: De la désarticulation interiléoabdominale, Ibid.
1898. Conférence sur la fatigue cérébrale et les moyens d'en mesurer l'intensité, broch. in -8, Bienne.
1900. Sur la cure radicale de la hernie inguinale, C. R. du Congrès internat. des Sc. méd., Paris.
1900. De l'enfance en péril moral (enfance moralement abandonnée) considérée au point de vue médical, Annales suisses d'hygiène scolaire, Zurich.
1901. Sur l'uranostaphylorrhaphie, C. R. du Congrès français de chir.
1902. Sur le traitement du tétanos, Ibid.
1902. Collaboration à l'Encyclopædie der gesamten Chirurgie de Theod. Kocher, avec 50 articles, Leipzig.
1903. Sur l'exclusion de l'intestin, C. R. du Congrès français de chir.
1904. La question des tables-bancs scolaires considérée au point de vue médical, Annales suisses d'hygiène scolaire, Zurich.
1904. Sur le cancer de la portion supérieure du rectum, C. R. du Congrès français de chir.
1905. Le droit d'opérer; leçon d'ouverture à la Clinique chirurgicale de Genève, le 1er novembre 1904, Rev. méd. de la Suisse rom.
1905. A propos de la cheiloplastie, C. R. du Congrès français de chir.
1906. Sur le traitement de l'ectopie testiculaire, Ibid.
1906. Traitement chirurgical de la partie périphérique du nerf facial; communication à la Soc. méd. de la Suisse rom., Rev. méd. de la Suisse rom. p. 644.
1906. La fréquence du cancer en Suisse, discours lors de la distribution des prix de l'Université de Genève.
1907. A propos de l'anastomose spino-faciale, et: Opérations conservatrices pour les tumeurs malignes du moignon de l'épaule, C. R. du Congrès français de chir.
1909. Des soins anté et post-opératoires en chirurgie abdominale, Ibid.
1910. Ligatures thyroïdiennes, et: Traitement opératoire des méningites séreuses, Ibid.
1910. Sur le traitement chirurgical de l'appendicite, Rev. méd. de la Suisse rom.
1910. Über Mastoptose und Mastopexie, Arch. f. klin. Chir., Bd. XCII[1]).

1911. Rapport sur la question des fistules pleurales, C. R. du Congrès internat. de chir., Bruxelles.
1911. Zur Technik der Pylorusexclusion, Arch. f. klin. Chir.[1]), Bd. XCV.
1913. Dysphagia lusoria, Ibid., Bd. CI[1]).
1914. Rapport présidentiel sur la marche de la Société médicale de Genève en 1913, Rev. méd. de la Suisse rom.

La liste des thèses de doctorat faites à Berne et à Genève, sous la direction de Girard, jusqu'en 1907, a paru dans: Ch. Julliard et F. Aubert, Catalogue des publications des professeurs, etc. de l'Université de Genève, et on trouvera dans la Revue médicale de Suisse romande, à partir de 1904, les résumés des très nombreuses communications que Girard a faites à la Société médicale de Genève.

---

[1]) Voir aussi: Verhandlungen der deutschen Gesellschaft für Chirurgie.

2.

Prof. Dr. W. Lindt,

gew. Dozent für Laryngologie und Otologie an der Universität Bern
1860—1916.

Am 27. April 1916 starb in Bern Prof. *W. Lindt* nach wechselvoller, zweijähriger, geduldig und standhaft ertragener Krankheit (septische Infektion unbekannter Herkunft), nachdem im Herbst 1915 eine weitgehende Besserung, die die Wiederaufnahme seiner Praxis gestattet hatte, schon grosse Hoffnung auf völlige Genesung hatte erhoffen lassen.

Lindt wurde geboren am 25. Oktober 1860 in seiner Vaterstadt Bern als Sprosse einer alten, angesehenen, bernischen Ärztefamilie, waren doch Urgrossvater, Grossvater und Vater, die letztern zwei schon in seinem Geburtshause, Ärzte gewesen. Sein Vater, ein Charakter von altbernischer Kraft und ein weithin beliebter Hausarzt, ein Mann der treuesten Pflichterfüllung, diente ihm von Kind an als hohes Vorbild und so konnte es nicht fehlen, dass der heranwachsende, talent- und temperamentvolle Jüngling, nachdem er mit bestem Erfolg die Schulen seiner Vaterstadt durchlaufen, seine Studienbahn auch infolge dieser beruflichen, familiären Heredität sich ohne jedes Schwanken klar vorgezeichnet sah und 1880 in Genf und Bern das Studium der Medizin begann. Seine von Haus aus nicht eben kräftige Konstitution stärkte der junge Mann durch systematisches und eifriges Turnen und besonders auch durch Bergreisen, die er zuerst mit seinem Vater und Verwandten, später mit der ihm gleichgesinnten Gattin, der Tochter des bekannten alpinen Autors *Iwan v. Tschudi* und seinen Kindern durchführte. Diese Bergtouren

PROF. DR. W. LINDT

1860—1916

waren aber keineswegs etwa nur äusserlich sportliche Taten, sondern wie der Unterzeichnete als Begleiter auf mancher Tour im bernischen Hochgebirge mit Freuden sich erinnert, so recht Äusserung eines gemütlichen, tiefen Bedürfnisses, wobei die reichen Kenntnisse des Verstorbenen in Botanik und Geologie, sowie seine Freude am Verkehr mit der eingeborenen Bevölkerung diese schönen Tage nach mancher Richtung hin, für Wissen, Herz und Gemüt bereichernd auszugestalten wussten.

Nach gut bestandenem Staatsexamen (1885) begannen für Lindt die Lehr- und Wanderjahre, die er durch gewissenhafteste Benützung des Gebotenen aufs reichste fruktifizierte. 1886 und 1887 war er in Berlin, Wien und Paris, wo er das Gebiet der Medizin in seiner ganzen Breite, unbeeinflusst von spezialistischen Tendenzen, für sich und seine spätere allgemeine Praxis — eine solche wünschte er — zu vertiefen suchte. Allerdings bestand immer eine ausgesprochene Vorliebe für chirurgische Tätigkeit; sein höchster Wunsch war, wie er in einem Briefe an seinen Vater vom September 1886 schreibt, an einem chirurgischen Spital zu arbeiten neben einer gemischten andern Praxis. Die nächsten zwei Jahre finden wir Lindt als Assistenzarzt der medizinischen Klinik in Bern unter den Professoren *Lichtheim* und *Sahli*, da eine chirurgische Assistentenstelle damals nicht erhältlich war. Er legte hier so recht den Boden seiner allgemeinen sorgfältigen medizinischen Bildung, einen Boden, der auch für die spätere spezialistische Tätigkeit die besten Früchte trug.

Da allmählich doch die Tendenz nach Bearbeitung eines speziellen Feldes ärztlicher Tätigkeit, die aber mit der Chirurgie Fühlung haben sollte, wie dies bei Otologie und Laryngologie der Fall war, kräftiger hervortrat, reiste er 1889 und 1890 nochmals ins Ausland, nach Holland, Belgien, England und Schottland, dann wieder nach Berlin und Wien, um hier sein ärztliches und allgemein menschliches Wissen — er war ein begeisterter Verehrer von Kunst und Geschichte — zu erweitern und zu vertiefen. Er schreibt im

Dezember 1889: „Ich will und muss in Laryngologie und Otologie in der Zeit, die mir zu Gebote steht, so viel tun, als ich kann, wenn ich mir nicht selbst Vorwürfe machen will". Markant ist in den an seine Familie gerichteten Briefen des noch jungen Mannes schon das sichere Urteil über Verhältnisse und Persönlichkeiten, welches ihm auch später in hohem Masse eignete, wobei eine durchaus objektive, oft höchst treffende Kritik ihn leitet; diese und ein zielsicherer, kräftiger Wille weist ihm überall den Weg und entscheidet über Reiseziele, Auswahl und Dauer von Dozenten und Kursen. Es zeigt sich hier schon eine grosse Reife, auch Schärfe des Urteils, die genau unterscheidet zwischen Scheinwesen, eigennützigen und streberischen Tendenzen bei einzelnen Dozenten und wirklich gediegen Gebotenem. Nach intensiver Arbeit schreibt er aber doch im März 1890 von Wien: „Ich bin froh, diese nur rezeptive Tätigkeit mit der praktisch produktiven vertauschen zu können. Wenn ich auch Viele sehe, die viel mehr Zeit und Geld auf die Erlernung meiner Spezialität verwenden, mir könnte das, wenn ich auch noch so viel Zeit und Geld zur Verfügung hätte, nicht passen. Gewisse Dinge lernt man eben nie in Kursen, sondern nur, wenn man selbst angreift".

Das Jahr 1890 brachte die Eröffnung der Praxis und Habilitation an der Universität Bern für das Fach der Laryngologie und Otologie. Eine rasch und reichlich allgemeine und spezialistische zuströmende Praxis gestattete ihm, gehörig „selbst anzugreifen", aber bald sah er, dass der Betrieb beider über seine Kräfte ging und so verzichtete er, wenn auch ungern auf die hausärztliche Praxis, zu der er eigentlich seinem ganzen Wesen nach prädestiniert gewesen wäre. Es trat nunmehr auch die wissenschaftliche Tätigkeit des Forschers in den Vordergrund, welche auch von der Universität durch Verleihung der Haller-Medaille anerkannt wurde (1895). Im Jahre 1906 erfolgte die Ernennung zum Titularprofessor; infolge eigentümlicher, weiteren Fachkreisen unverständlicher Missverhältnisse an der Universität Bern kam es bei ein-

tretender Gelegenheit trotz seiner hervorragend wissenschaftlichen Stellung in Bern nicht dazu, ihm den offiziellen Lehrauftrag für sein Spezialfach zu erwirken. Es war dies für ihn eine grosse Enttäuschung, die ihn aber nicht bleibend verbitterte; eine Anfrage seitens einer grösseren preussischen Universität, die an ihn später herantrat, lehnte er aus Liebe zur Heimat ab.

Im Jahre 1891 vermählte er sich, wie schon erwähnt, mit Frl. *Ala v. Tschudi,* zwei Söhne und eine Tochter entsprossen der überaus glücklichen Ehe mit seiner Gattin, die mit grösstem Verständnis auch sein geistiges Leben mit ihm teilte.

Über die wissenschaftliche Tätigkeit Lindt's spricht sich Prof. *Siebenmann* in seinem Nekrologe*) aus, dass ihm ein ausnahmsweis weiter Blick und eine nüchterne, gesunde Kritik eigen war. Besonders hervorgehoben unter seinen Arbeiten werden diejenigen über die Rachenmandelhyperplasie, die auf einem grossen, sowohl klinisch als pathologisch gut durchgearbeiteten Materiale beruht, und seine experimentell-biologischen Studien über den Einfluss von Chinin und Salizyl auf das Gehörorgan des Meerschweinchens. Beide Publikationen dienten dazu, herrschende falsche Anschauungen zu korrigieren und die Richtung der betreffenden Forschungen in gesundere Bahnen zu lenken. Auch an der Enzyklopädie für Chirurgie von *Kocher* und *de Quervain* beteiligte er sich durch Bearbeitung der Erkrankungen der Nasenhöhle.

Neben der wissenschaftlichen Tätigkeit entfaltete Lindt, als wegen seiner Zuverlässigkeit, seines freundlichen, loyalen Wesens und seiner steten Hilfsbereitschaft überall beliebter Kollege, auch eine reiche Arbeit im medizinischen Vereinsleben innerhalb und ausserhalb der Schweiz. Neben Sekretariat und Präsidentschaft des medizinisch-pharmazeutischen Bezirksvereins der Stadt, sowie der medizinisch-chirurgischen Gesellschaft des Kantons Bern, gehörte er 1904—1910 dem Vorstand der Deutschen otologischen Gesellschaft an und präsidierte 1909 deren Jahresversammlung in Basel. Im Jahre

*) Ztschr. f. Ohrenheilkunde, Bd. 74, 1916, p. 59—62.

1907 war er Vorsitzender der süddeutschen laryngologischen Gesellschaft, deren Verhandlungen er in Jena und Wien leitete; 1913 wurde er Vorsitzender der neugegründeten Vereinigung schweizerischer Hals- und Ohrenärzte. Wie Prof. *Siebenmann* hervorhebt, erfreute er bei verschiedenen dieser Versammlungen seine Kollegen durch gediegene wissenschaftliche Vorträge und formgewandte Tischreden. Speziell dem bernischen Gemeinwesen diente er als Mitglied der Kommission des Kinderspitals, der Inseldirektion und der Kommission der Universitäts-Bibliothek.

Eine bernisch kulturhistorische Leistung von bleibendem Werte war seine Denkschrift zum hundertjährigen Jubiläum der medizinisch-chirurgischen Gesellschaft des Kantons Bern, die er mit Beihilfe von Dr. *v. Rodt* 1909 verfasste. Diese Aufgabe lag ihm bei seiner Vorliebe zu historischen Studien ganz besonders, und so gab er nicht nur eine Geschichte der medizinisch-chirurgischen Gesellschaft, sondern auf breiter Basis eine nach Perioden geordnete und mit dem ausländischen Stand der Medizin und der naturwissenschaftlichen Anschauung überhaupt in Zusammenhang gebrachte Übersicht über eine 100jährige Entwicklung des bernischen Medizinalwesens. Beigegeben wurde eine für Viele höchst willkommene Sammlung kurzer biographischer Notizen über hervorragende bernische Ärzte der letzten 100 Jahre, vielfach mit Beigabe ihrer Portraits.

Im Jahre 1910 wurde er in die schweizerische Ärztekommission berufen, wobei ihm bei der Organisation des Kranken- und Unfallversicherungsgesetzes und in der Vermittlung zwischen Behörden und Ärzten eine grosse, oft sehr mühsame und undankbare Arbeit erwuchs.

Aber alle diese Arbeit, verbunden mit einer sehr grossen, mit äusserster Gewissenhaftigkeit betriebenen Praxis, die ihm Patienten von weit jenseits unserer Grenzen zuführte, war schliesslich für die von Haus aus nicht allzu starke Konstitution zu viel und schwächte wohl die Widerstandskraft gegen eine ihn im Frühjahr 1914 befallende heimtückische Streptokokkeninfektion. Wohl schien diese im Herbst 1915 überwunden,

so dass er vom November 1915 bis Januar 1916 seine Praxis wieder aufnehmen und einen kurzen Ferienaufenthalt in seinem geliebten Wallis machen konnte, aber eine in der Stille ungewöhnlich hochgradig sich entwickelnde Arteriosclerose machte durch zwei heftige apoplektische Anfälle im April 1916 dem reichen Leben ein für Familie, Freunde und Wissenschaft viel zu frühes Ende.

Ein unbedingt zuverlässiger Charakter von idealer und schön optimistischer Grundstimmung, ein musterhafter Familienvater, ein überaus tüchtiger Arzt ist mit ihm dahingegangen. Bei seiner Hilfsbereitschaft gegenüber allen, die mit einem Anliegen an ihn herantraten, schien er so recht den von ihm am Schlusse seiner Jubiläumsschrift zu Handen Anderer zitierten Satz von Schillers Tell zu personifizieren: „Bedürft ihr meiner zur bestimmten Tat, so ruft mich nur, es soll an mir nicht fehlen".

L. Rütimeyer-Lindt.

Arbeiten von Prof. Dr. W. Lindt.

A. Eigene Arbeiten.

1. 1886. Mitteilungen über einige neue pathogene Schimmelpilze, Inauguraldissertation. Arch. f. exper. Path. u. Pharm.
2. 1888. Über einen neuen pathogenen Schimmelpilz aus dem menschlichen Gehörgang, Arch. f. exper. Path. u. Pharm., Bd. XXV, Mitteil. d. Naturf. Gesellsch. Bern aus dem Jahre 1885, Bern 1889, p. XI-XII.
3. 1889. Ein Fall von primärer Lungenspitzenaktinomykose, Corr.-Bl. f. Schw. Ärzte, Bd. XIX.
4. 1895. Zur operativen Behandlung der chronischen Mittelohreiterung, Corr.-Bl. f. Schw. Ärzte, Bd. XXV.
5. 1896. Die direkte Besichtigung und Behandlung der Gegend der Tonsilla pharyngea und der Plica salpingo pharyngea in ihrem obersten Teil, Arch. f. Laryngologie, Bd. 6.
6. 1898. Zur Diagnose und Therapie der chronischen Eiterungen der Nebenhöhlen der Nase, Corr.-Bl. f. Schw. Ärzte, Bd. XXVIII.

7. 1902. Ein Fall von Papilloma laryngis im Kindesalter, Corr.-Bl. f. Schw. Ärzte, Bd. XXXII.
8. — Zur Kasuistik der operativen Behandlung der eitrigen Labyrinthentzündungen, Zeitschr. f. Ohrhlk., Bd. 49.
9. — Einige Fälle von Kiefercysten, Corr.-Bl. f. Schw. Ärzte, Bd. XXXII.
10. 1903. Erkrankungen der Nasenhöhle, Enzyklopädie der Chirurgie von Kocher und de Quervain. F. C. W. Vogel, Leipzig.
11. 1905. Beitrag zur pathologischen Anatomie der angebornen Taubstummheit, D. Arch. f. klin. Med., Bd. 86.
12. 1907. Klinisches und Histologisches über die Rachenmandelhyperplasie, Corr.-Bl. f. Schw. Ärzte, Bd. XXXVII.
13. 1908. Beitrag zur Histologie und Pathogenese der Rachenmandelhyperplasie, Zschr. f. Ohrhlk., Bd. 55.
14. — Adrenalin und seine Verwendung in der Laryngo-, Rhino- und Otologie, Sammelreferat im intern. Zentralbl. f. Ohrhlk., Bd. IV, Heft 10.
15. — Eine seltene Lokalisation von Tuberkulose in der Nase. Verhandlungen der deutschen otologischen Gesellschaft, Heidelberg.
16. 1912. Erfahrungen bei der Radikalbehandlung der Eiterungen der Stirn- und Siebbeinhöhlen, D. Zschr. f. Chir., Bd. 116.
17. 1913. Experimentelle Untersuchungen über den Einfluss des Chinins und Salicyls auf das Gehörorgan des Meerschweinchens, Corr.-Bl. f. Schw. Ärzte, Bd. XLIII.
18. 1914. Ein Fall von Struma baseos linguae, Zschr. f. Laryng., Bd. 6.
19. — Begutachtung traumatischer Ohraffektionen, Corr.-Bl. f. Schw. Ärzte, Bd. XLIV.
20. 1909. Zur Erinnerung an das Jubiläum des 100. Jahrestages der medizinisch-chirurgischen Gesellschaft des Kantons Bern, Bern, Stämpfli & Co.

B. Arbeiten von Schülern.

21. 1909. Über die Wirkung des Fibrolysins auf die Schwerhörigkeit nach entzündlichen Mittelohrprozessen, Dissertation von Sonia Isabolinski, Bern.
22. 1912. Beiträge zur Lehre von der otogenen Sepsis und Pyämie, Dissertation von Fritz Ludwig, Zschr. f. Ohrhlk. und die Krankheiten der Luftwege, Bd. 65, Heft 4.
23. 1913. Expériences faites avec l'emploi de la méthode radicale pour le traitement des suppurations du sinus frontal, de l'ethmoïde et du sinus maxillaire, Dissertation von Fernand Müller.

3.

P. Wilhelm Sidler.

1842—1915.

P. Wilhelm Sidler wurde am 5. November 1842 in Küssnacht (Schwyz) geboren. Sein Vater, Dr. Sidler, hatte als praktischer Arzt eine ausgedehnte Praxis inne. Die ungewöhnlich hohe geistige Begabung des Knaben offenbarte sich schon in der Primarschule, nach deren Absolvierung er Schüler des humanistischen Gymnasiums im Kloster Einsiedeln wurde. Hier war er von seinen Klassengenossen stets einer der ersten. 1861 trat er im „finstern Walde" in den Benediktinerorden ein und studierte bis 1867 Theologie.

Schon in jungen Jahren bekundete P. Wilhelm grosse Sympathie für Mathematik, Physik, Chemie und Naturgeschichte. Sein Wissensdrang in diesen Fächern trieb ihn frühzeitig zu intensivem Selbststudium an. Leider war es ihm nicht vergönnt, die Hochschule zu besuchen; hätte er akademische Bildung genossen, wir würden heute zweifelsohne glänzende Ergebnisse und Erfolge seines gewissenhaften Forschens bewundern, denn P. Wilhelm war in ganz seltener Weise mit den Eigenschaften eines Naturforschers begabt. Sein scharfer, klarer Verstand machte ihn zum gewandten und tiefen Denker. Die Klarheit seiner Gedanken trat ins hellste Licht beim Unterrichte, wo er es meisterhaft verstand, die schwierigsten Kapitel und Gesetze auch schwächern Schülern verständlich zu machen. Dazu gesellte sich ein nie rastender Forschungstrieb, eine eiserne Energie des Willens und ein fabelhaftes Gedächtnis. Was Sidlers Augen in Biologie und Geologie einmal gelesen oder geschaut, das blieb unauslöschlich und frisch in seiner geistigen Rüstkammer bis zu seinem Lebensabend aufgespeichert. Endlich war es eine offene und wahre

Liebe und Begeisterung für die Werke des Schöpfers, die ihn zum vollendeten Naturwissenschaftler prägten.

Mit dieser Liebe und Begeisterung durchstreifte er die geologisch klassischen Gebiete des Einsiedler Hochtales, zuerst in Begleitung berühmter Geologen, wie C. Escher v. d. Linth, Alb. Heim, Kaufmann, Mayer-Eymar u. a., dann als einsamer Forscher.

Vor allem waren es die Eocänbildungen, die Flyschsedimente und die Nummulitenkalke, die er mit besonderer Vorliebe studierte; aber auch die Kreidefalten zwischen Vierwaldstättersee und Linth, ferner die geheimnisvollen Klippen von Iberg bis zu den Mythen, wie auch die gewaltigen Moränen des Hochtales von Einsiedeln bildeten das Objekt seiner Forschungen. Die besten Fundorte der Versteinerungen kannte er alle genau und von dort schleppte er unzählige Exemplare mit nach Hause; sodann kaufte er von Älplern seltene Formen und bereicherte so die Petrefaktensammlung des Klosters mit den wertvollsten Stücken.

Als im Jahre 1868 die Schweizerische Naturforschende Gesellschaft in Einsiedeln tagte, traf der junge P. Wilhelm mit vier ausgezeichneten Veteranen zusammen, die dem damaligen Abte Heinrich Schmid ihre Aufwartung machten; es waren keine geringern als Locher-Balber, Osw. Heer, Bernh. Studer und Ratsherr Merian. Der kurze Verkehr mit diesen naturwissenschaftlichen Autoritäten und die interessanten Vorträge der Tagung erhöhten in Sidler die Freude und Begeisterung zur Übernahme der naturwissenschaftlichen Lehrtätigkeit am Gymnasium und Lyzeum des Klosters Einsiedeln, die ihm in diesem Jahre übertragen wurde. Von 1868—1877 lehrte er Naturgeschichte und Mathematik, daneben von 1869—1883 Physik und Chemie.

P. Wilhelm war ein ausgezeichneter Lehrer. Sein Vortrag war klar und anschaulich, sicher und gewandt. Verlegenheit oder Unsicherheit war bei ihm nie zu finden. Er lehrte nicht nur die Theorie, sondern machte auch stets aufmerksam auf ihre Anwendung in der Technik und im Leben. Faulen-

zende Schüler duldete er nicht; mit beissender, brennender Ironie brachte er sie zum Arbeiten.

Als Lehrer der Naturwissenschaften verfasste er mehrere gründliche Arbeiten, die zum Teil in den Jahresberichten der Lehranstalt veröffentlicht wurden, so 1872 „Der Kalender", 1877 und 1878 „Zur Entwicklungsgeschichte der modernen Meteorologie". 1879 erschien als Ergebnis selbständiger Beobachtungen eine Abhandlung über „die Umkehr der Wärmeverhältnisse im Spätherbst und Winter"; es handelt sich um die gegenwärtig von den Meteorologen und Aviatikern vielfach studierte Inversion der Temperatur.

Den damals mächtigen Fortschritten in der graphischen Technik brachte auch P. Wilhelm das regste Interesse entgegen. Wie gründlich er die verschiedenen Lichtdruckverfahren kannte, zeigte ein im Jahre 1880 an der Jahresversammlung der schweizerischen Gymnasiallehrer gehaltener Vortrag, der nicht geringes Aufsehen erregte.

P. Wilhelm war auch ein gründlicher Kenner der geographischen Karten; vor allem lagen ihm die Karten der Schweiz am Herzen, die er mit der peinlichsten Sorgfalt studierte, aber auch der schärfsten Kritik unterzog.

Im Jahre 1877 wurde er Mitglied der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft, der er bis zu seinem Lebensende angehörte. Als begeisterter Freund der Berge, die er leichten Fusses und heitern Gemütes bestieg, gehörte er seit Jahrzehnten dem Schweizerischen Alpenklub an, und mehr als einmal hatte die Sektion Einsiedeln den Hochgenuss, seine lichtvollen und spannenden Vorträge zu hören. Seine Wanderungen durch Gebirg und Tal waren eben nicht nur Vergnügungsfahrten, sie dienten ihm zur Forschung, zur steten Bereicherung seines grossen Wissens. Die Resultate der Exkursion wusste er immer wieder in der Schule und im Vortrag praktisch zu verwenden.

Als Dr. P. Odilo Ringholz 1904 eine „Geschichte des Klosters Einsiedeln" herausgab, war P. Wilhelm der gegebene Mann, eine naturwissenschaftliche Einleitung zu dem Werke

zu verfassen. Zu diesem Zwecke liess er genaue und übersichtliche Karten vom obern Sihltal und den angrenzenden Gebieten erstellen.

P. Wilhelm Sidler stund auch die herrliche Gabe der Rede in glänzender Weise zu Gebote. Er sprach ungewöhnlich leicht, gewandt, klar und einfach; aber gerade die Klarheit und Einfachheit des Vortrags fesselte die Zuhörer unwillkürlich, Gebildete wie Laien. Er war daher ein gern gehörter Kanzelredner und Religionslehrer.

Als vollendeten Schulmann ernannte ihn der kantonale Erziehungsrat 1887 für den Kreis Einsiedeln zum Schulinspektor. Mit scharfem Auge beobachtete er die Methoden der Lehrer; er verbesserte, wo es nötig war, und ermunterte, wo richtig gelehrt wurde. Mit einer gewissen Furcht vor dem überlegenen Wissen und der verlangten Genauigkeit, aber auch mit aufrichtiger Verehrung stunden die Lehrer ihrem Vorgesetzten gegenüber.

Ein eigenartiges Geschick enthob den ausgezeichneten Lehrer, der seine grossen Ideen am humanistischen Gymnasium nicht durchzusetzen vermochte, mit einem Schlage der Schule. Zehn Jahre wirkte er in der Folge als Geistlicher an verschiedenen Orten, bis er 1893 als Religionslehrer an das Institut Menzingen kam. Hier öffnete sich dem vielseitigen Geiste aufs neue ein mannigfaltiges Tätigkeitsfeld. Neben den Arbeiten als Institutsgeistlicher lehrte er wieder Mathematik, Physik, Chemie, Naturgeschichte; ausserdem funktionierte er als Bauleiter bei verschiedenen Um- und Neubauten des Instituts.

Mitten in regster Lehrtätigkeit erhielt P. Wilhelm 1904 von der hohen Regierung des Kantons Schwyz den ehrenvollen Auftrag, eine wissenschaftliche, den Anforderungen moderner Kritik gewachsene Darstellung der Schlacht am Morgarten zu verfassen. Mit jugendlicher Arbeitsfreude ging er ans Werk und setzte es mit seltener Energie fort. Er durchstreifte zunächst kreuz und quer die in Frage kommenden Gebiete, machte photographische Aufnahmen, besprach sich mit den Bewohnern der Gegend über die topographischen

und orographischen Ausdrücke, durchforschte alle erreichbaren Handschriften und Vorarbeiten und untersuchte alles Quellen-, Karten- und Waffenmaterial. Nachdem er, der Ameise gleich, einen ganzen Berg von Stoff gesammelt hatte, ging er mit zähem Fleiss an dessen tiefgehende Verarbeitung. Das Resultat war ein Werk von unvergänglichem Werte für die vaterländische Geschichte, das, betitelt „Die Schlacht am Morgarten", 1910 bei Orell Füssli in Zürich erschien und die vollkommene Anerkennung historischer und militärischer Kritiker fand. Offenbarte sich in den Schriften und Vorträgen Sidlers immer wieder seine glühende Vaterlandsliebe, seine Liebe zur heimatlichen Scholle, so tritt sie in seiner Morgartengeschichte ins hellste Licht und kennzeichnet ihn als echten Schweizerpatrioten.

Geistig frisch erlebte P. Wilhelm die hohe Freude, an der 600 jährigen Feier der Schlacht am Morgarten im November 1915 teilnehmen zu können, bei welchem Anlass der Schwyzer Landammann Dr. Büeler in anerkennenden Worten die Verdienste P. Wilhelms um die geschichtliche Darstellung der Morgartenschlacht ehrend erwähnte.

Die intensiv geistige Arbeit P. Wilhelms hatte seine körperliche Gesundheit früher, als man dachte, ins Wanken gebracht. Am 5. Dezember 1915 traf ihn ein Gehirnschlag, dem er tags darauf erlag.

P. Wilhelm lebte als musterhafter Ordensmann und verwirklichte in idealer Weise den alten Wahlspruch der Benediktiner: „Bete und arbeite".

Dr. P. Damian Buck.

Publikationen von P. Wilhelm Sidler.

1. Der Kalender. Einsiedeln, Benziger, 1872.
2. Zur Entwicklungsgeschichte der modernen Meteorologie. Einsiedeln, Benziger, 1877 u. 1878.
3. Das Gebiet des Stiftes Einsiedeln. Geographisch-naturw. Studie. Einsiedeln, Benziger, 1904.
4. Die Schlacht am Morgarten. Zürich, Orell Füssli, 1910.

4.

Dr. Karl Strübin.

1876—1916

Dr. Karl Strübin wurde geboren in Liestal am 12. Juni 1876 als einziges Kind des damaligen Liestaler Stadtförsters Sam. Strübin-Stehle. Nach Absolvierung der Schulen seines Heimatortes hat Strübin seine weitere Ausbildung an der Obern Realschule zu Basel gefunden, an der er im Herbst 1895 auch die Maturitätsprüfung bestanden hat.

Schon in frühen Jahren zeigte sich bei Strübin ausgesprochene Vorliebe und Verständnis für Naturkunde, und seine Lehrer, Herr Dr. *Fr. Leuthardt* in Liestal und Herr Dr. *A. Gutzwiller* in Basel verstanden es, diese Interessen zu pflegen und zu fördern. So war es ganz gegeben, dass sich die anschliessenden Studien an der Basler Universität fast ausschliesslich den naturwissenschaftlichen Disziplinen zuwandten; unter diesen war es mehr und mehr die Geologie, die den jungen, eifrigen Studenten in ihren Bannkreis zu ziehen vermochte. Es ist für den Verstorbenen ein bezeichnender Zug, dass ihm von Anfang an die geologische Erforschung seiner engern Heimat über alles am Herzen lag. Strübins Studien fielen in eine günstige Zeit. Hatten die früheren Untersuchungen unseres Juragebietes durch *Peter Merian* und *Albrecht Müller* den Grundplan des geologischen Baues und die Aufeinanderfolge der einzelnen Schichten in den grossen Hauptzügen richtig festgelegt, so galt es nun, diese Ergebnisse allseitig auszubauen, bis in alle Einzelheiten zu verfolgen und mit den Befunden in benachbarten Gebieten in Einklang zu bringen. Vor allem waren es wohl die ausgezeichneten

Dr. Karl Strübin

1876 – 1916.

stratigraphischen Arbeiten des badischen Landesgeologen Dr. *F. Schalch* in den Sedimenten am Ostrand des Schwarzwaldes, welche auf Strübin den nachhaltigsten Einfluss gewannen. So sehen wir ihn denn zu Ende der neunziger Jahre mit der stratigraphischen und paläontologischen Durchforschung der Schichtfolge des Juraabschnittes zwischen Liestal und Augst (Gebiet des Siegfriedbl. Kaiseraugst) beschäftigt; die Anregung zu diesen Untersuchungen war von seinen Basler Universitätslehrern, den Herren Prof. *C. Schmidt* und Dr. *A. Tobler*, damals Privatdozent, ausgegangen. — Die Ergebnisse seiner ungemein sorgfältigen und gewissenhaften Aufnahmen und Bestimmungen hat Strübin in einer grössern Arbeit niedergelegt, mit der er im Winter-Semester 1900 – 1901 an der philos. Fakultät der Universität Basel promoviert hat.

Wie so mancher andere junge Schweizergeologe hätte nun auch Strübin seine geologischen Kenntnisse draussen in der weiten Welt verwerten können. Allein die Anhänglichkeit an seine schon seit einer Reihe von Jahren verwitwete Mutter und eine gewisse Ängstlichkeit, seine Gesundheit könnte den Anforderungen des Tropenlebens nicht gewachsen sein, bestimmten ihn, alle derartigen Anerbieten auszuschlagen. Strübin betätigte sich nun zunächst als Assistent an den geologischen Sammlungen des Basler Naturhistor. Museums, bis er 1902 als Lehrer an die neueröffnete Sekundarschule in Pratteln gewählt wurde. Schon 1905 erfolgte seine Wahl an die Bezirksschule Liestal. Hier hat er bald darauf im elterlichen Hause im Oristal seinen eigenen, glücklichen Hausstand gegründet.

Nur kurze Zeit war es ihm nun freilich vergönnt, sich in voller Frische seinem Berufe, der ihm so viele Befriedigung bot, hingeben zu können und nebenbei auch seine wissenschaftlichen Interessen weiter zu pflegen. Es mögen jetzt etwa 7 oder 8 Jahre verflossen sein, seit sich die ersten Anzeichen und bald auch schwere Anfälle eines chronischen Nierenleidens bei ihm einstellten. Trotz sorgfältigster Pflege und grösster Vorsicht wollte es nicht gelingen, der Krankheit auf die Dauer

Herr zu werden; ein heftiger Anfall warf ihn im Frühjahr 1916 erneut aufs Krankenlager; am 17. April hat ihn der Tod von seinen Leiden erlöst.

Die *wissenschaftlichen Arbeiten* Strübins haben ihn schon frühzeitig (1901 u. 1900) in enge Beziehungen zu den Naturforschenden Gesellschaften von Basel und Baselland gebracht, später (1912) ist er auch der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft beigetreten. — In den beiden erstgenannten Körperschaften hat Strübin zu den tätigsten Mitgliedern gezählt; vielfach ist er mit Vorträgen hervorgetreten und eine grosse Zahl seiner Arbeiten hat in den „Basler Verhandlungen" oder den „Tätigkeitsberichten von Baselland" Aufnahme gefunden. Seit 1899 war Strübin auch Mitglied der Schweizerischen geologischen Gesellschaft, deren Zeitschrift „Eclogae geologicae Helvetiae" gleichfalls mehrere Abhandlungen von ihm enthält.

Auf die einzelnen Veröffentlichungen Strübins an dieser Stelle näher einzutreten, würde zu weit führen. Ihrem Inhalt nach lassen sie sich leicht drei verschiedenen Gruppen zuweisen. Die Mehrzahl schliesst sich nach Art und Ausführung an seine Doktordissertation an, d. h. behandelt *stratigraphische Probleme* des *Basler Jura;* einige wenige befassen sich mit der *paläontologischen Beschreibung interessanter Fossilfunde;* andere endlich sind den *erratischen Blöcken* im *Basler Jura* gewidmet, deren sorgfältige Registrierung und Sicherung vor allem Strübin zu danken ist. Fast sämtliche Belegmaterialien zu diesen Arbeiten hat Strübin den geologischen Sammlungen des Basler Naturhist. Museums überwiesen.

Leider hat sich Strübin nie entschliessen können, die von ihm im Zusammenhang mit seiner Dissertation begonnene *geologische Kartierung von Siegfriedblatt Kaiseraugst* zu definitivem Abschluss zu bringen. Das Manuskriptblatt, das s. Z. S. von Bubnoff benützt hat beim Entwerfen seiner geotektonischen Skizze des Dinkelberg- und Tafeljuragebietes (Mitt. Bad. geolog. Landesanstalt, Bd. VI, Tafel 27), wird ebenfalls, samt der dazu gehörenden Profiltafel, aufbewahrt im Naturhistorischen Museum zu Basel.

Mehrfach sind dem Verstorbenen auch *Fragen praktischer Geologie* zur Beantwortung überwiesen worden. So war Strübin z. B. beteiligt an den geologischen Voruntersuchungen für den Weissensteintunnel; auch bei Untersuchungen für die Saline Schweizerhall wurde er herangezogen. Im Auftrage des Basler Elektrizitätswerkes hat er später das Rheinbett im Abschnitt der seither erstellten Kraftanlage Augst-Wihlen begutachtet. Für die Gemeinde Pratteln prüfte Strübin sodann die geologischen Verhältnisse in der Alluvialebene des Rheines im Hinblick auf die Erstellung eines Pumpwerkes im Grundwasser des Rheins. Seine letzte derartige Untersuchung behandelt den Untergrund und die Grundwasser-Verhältnisse im Gebiete des projektierten Friedhofs in der Hard bei Birsfelden.

Mehr beiläufig mag endlich erwähnt werden, dass Strübin recht häufig die Tageszeitungen benützt hat, um weitere Kreise für die ihn beschäftigenden Fragen zu interessieren. So finden sich, meist aus den Jahren 1906—1914 stammend, namentlich in der in Liestal erscheinenden „Basellandschaftlichen Zeitung" zahlreiche kleinere und grössere Artikel von ihm, die freilich nur zum Teil seinen Namen oder dessen Initialen tragen. Strübin behandelt dabei bald Stoffe aus seinem speziellern Arbeitsgebiete, bald erzählt er von botanischen oder zoologischen Beobachtungen oder befasst sich endlich mit Angelegenheiten des Naturschutzes oder des heimischen Gartenbaus. Soweit diese Aufsätze geologische Themata behandeln und einen gewissen Originalwert besitzen, sind sie der Vollständigkeit halber in der nachfolgenden Publikationsliste mit aufgezählt worden.

So verschiedenartig auch die geologischen Probleme gestaltet waren, die an Strübin herantraten, so hat ihn doch eine ängstliche Scheu davor zurückgehalten, seine Forschungen über das Gebiet des Basler Jura hinaus auszudehnen. Mag in dieser Beschränkung und in diesem „Sich begnügen" mit dem Nächstliegenden auch eine gewisse Schwäche liegen, so war es doch gerade diese Eigenheit, die Strübins Bedeutung aus-

machte. Mit einer beispiellosen Geduld und Gewissenhaftigkeit hat er unermüdlich gesammelt und beobachtet und dem Heimatboden Schätze enthoben, wo andere achtlos vorübergingen. — Wenn uns heute die Schichtfolge und Fossilführung des Basler Jura so viel vertrauter sind als noch vor 1 – 2 Jahrzehnten, so ist an diesem Fortschritt Strübin mit in erster Linie beteiligt. – Um so tiefer aber ist auch unser Bedauern, dass ein unabwendbares Geschick ihn mitten aus seinem besten Schaffen herausgerissen hat. Wer Gelegenheit hatte, mit Dr. Karl Strübin in engern Verkehr zu treten, dem wird der bescheidene, sympathische Mensch und begeisterte Naturfreund und -Forscher unvergesslich bleiben.

Aug. Buxtorf.

Publikationen von Dr. Karl Strübin.

1. 1900. Ein Aufschluss der Sowerbyi-Schichten im Basler Tafeljura. Ecl. geol. Helv. Vol. VI., Nr. 4, S. 332—342 u. Pl. 4. u. 5. Juni 1900.
(Betrifft das Profil am Nordufer der Ergolz, zwischen Lausen und Itingen, Baselland. — Anm. d. Verf.)

2. 1901. Ein Aufschluss der Opalinus-Murchisonaeschichten im Basler Tafeljura. Centralblatt für Min. etc. 1901, Nr. 11, S. 327—333.
(Bezieht sich auf die Aufschlüsse im Flussbett der Frenke, 1 Km. südlich Liestal, beim sog. Steinenbrückli. — Anm. d. Verf.)

3. 1901. Über das Vorkommen von Lioceras concavum im nordschweizerischen Jura. Centralblatt f. Min. etc. 1901, Nr. 19, S. 585—587.

4a. 1901. Neue Aufschlüsse in den Keuper-Liasschichten von Niederschönthal (Basler Tafeljura). Ecl. geol. Helv. Vol. VII, Nr. 2, S. 119—123. Okt. 1901.

4b. 1901. Die Keuper- und Lias-Schichten von Niederschönthal (Basler Tafeljura). Verhandl. Schweiz. Naturf. Gesellschaft, Zofingen, 1901, p. 167—168, „Archives des Sciences phys. et nat.", Genève, 1901, 106e année, t. XII., p. 391—92 und Compte-Rendu, Genève, 1901, p. 33—34.

5. 1902. Beiträge zur Kenntnis der Stratigraphie des Basler Tafeljura, speziell des Gebietes von Kartenblatt 28, Kaiseraugst (Sieg-

friedatlas), mit 5 Profiltafeln. Inaug.-Dissert. Basel 1900. Sep.-Abdr. aus „Verhandlungen der Naturf. Ges. in Basel", Bd. XIII, Heft 3. 1902, S. 391—484 u. Tafeln II—VI.

6. 1902. Neue Untersuchungen über Keuper u. Lias bei Niederschönthal (Basler Tafeljura). Verhandl. der Naturf. Ges. in Basel, Bd. XIII, Heft 3. 1902, S. 586—602.

7. 1902. Geologische Beobachtungen im Eisenbahneinschnitt (Burgeinschnitt) bei Liestal. Tätigkeitsbericht der Naturf. Ges. Baselland. 1900 u. 1901, S. 68—72. Liestal 1902.

8. 1903. Eine Harpocerasart aus dem untern Dogger. (Zone des Sphaeroceras Sauzei). Abhandlungen der Schweiz. paläont. Ges. Vol. XXX. 1903, S. 1—5 und 1 Tafel.
(Betrifft *Sonninia alsatica Haug* — Anm. d. Verf.)

9. 1904. Glaciale Ablagerungen in der Umgebung von Liestal (mit einer Tafel und einer Textfigur). Tätigkeitsbericht der Naturf. Ges. Baselland. 1902 u. 1903, S. 76—83 u. Tafel I. Liestal 1904.

10. 1904. Bericht über die Verbreitung erratischer Blöcke im Basler Jura (mit einem Übersichtskärtchen). Tätigkeitsbericht der Naturf. Ges. Baselland, 1902 u. 1903, S. 84—87. Liestal 1904.

11. 1904. Über das Vorkommen eines Mammutbackenzahnes in der Hochterrasse oberhalb Liestal. Tätigkeitsbericht der Naturf. Ges. Baselland. 1902 u. 1903, S. 88. Liestal 1904.

12. 1904. K. Strübin (Pratteln) und Max Kaech (Pará †). Die Verbreitung der erratischen Blöcke im Basler Jura (mit einer Karte). Verhandlg. der Naturf. Ges. in Basel, Bd. XV, Heft 3. 1904, S. 465—477 und Taf. IX.

12a 1906. Naturschutz im Basler Jura. Basellandschaftl. Zeitung, 1. Dez. (Nr. 285), Jahrgang 1906.
(Aufruf zum Schutz errat. Blöcke im Basler Jura. Anm. d. Verf.)

13. 1907. Die Ausbildung des Hauptrogenstein in der Umgebung von Basel. Tätigkeitsbericht der Naturf. Ges. Baselland. 1904 bis 1906, S. 88—92. Liestal 1907.

14. 1907. Mitteilungen über die bei der Herstellung eines Schachtes beim Bahnhof Pratteln durchfahrenen Schichten. Wie Nr. 13. S. 93—94. 1907.

15. 1907. 2. Bericht über die Verbreitung erratischer Blöcke im Basler Jura. Wie Nr. 13. S. 95—96. 1907. (Siehe auch Nr. 19—20.)

16a. 1907. Geologische Beobachtungen im Rheinbett bei Augst. Wie Nr. 13. S. 97—100 u. Taf. IV u. V. 1907.

16b. 1907. Zur Geologie des Rheinbettes im Gebiete der Kraftwerkanlage bei Augst. Basler Nachrichten, 31. Dez. (Nr. 356, 2. Beilage), Jahrgang 1907.

17. 1908. Nutzbare Mineralien im Kanton Basellandschaft. Basellandschaftl. Zeitung, 17. Jan. (Nr. 14), 18. Jan. (Nr. 15), 22. Jan. (Nr. 18), 23. Jan. (Nr. 19), Jahrgang 1908.

18. 1908. Bohrversuche auf Steinsalz in der Schweiz und die Saline Schweizerhalle. Basellandschaftliche Zeitung. 13. u. 14. März (Nr. 62 u. 63), Jahrgang 1908.
(Mit einem geolog. Durchschnitt durch das Gebiet der Saline Schweizerhalle. — Anm. d. Verf.)

19. 1908. Zwei Profile durch den obern Teil des Hauptrogenstein bei Lausen und bei Pratteln (Basler Tafeljura). Ecl. geol. Helv. Vol. X, Nr. 1, S. 45—47. März 1908.

20—21 u. (15) (Letzteres abgedruckt aus dem Tätigkeitsbericht der Naturf. Ges. Baselland, 1904/06) sind zusammengestellt als *„Geologische und paläontologische Mitteilungen aus dem Basler Jura. 1. Heft* und erschienen in Verh. d. Naturf. Ges. in Basel, Bd. XIX, Heft 3. 1908, S. 109—121. Sie enthalten:

20. 1908. Das Vorkommen von Keuperpflanzen an der „Moderhalde" bei Pratteln. A. a. O. (S. 109—116.)

21. 1908. Über Ammonites (Aspidoceras) Meriani, Oppel. (Mit einer Tafel (Tafel I) in Lichtdruck). A. a. O. S. 117—119.

(15) 1908. Die Verbreitung der erratischen Blöcke im Basler Jura. 1. Nachtrag. A. a. O. S. 119—121.

22. 1909. Hauenstein-Basistunnel. Basler Nachrichten, 30. Dez. (Nr. 356, 2. Beilage), Jahrgang 1909.

23. 1910. Geologisches vom Hauenstein-Basistunnel. Basellandschaftl. Zeitung, 7. Dez. (Nr. 289), Jahrgang 1910.

24. 1911. Geologische Mitteilungen über den projektierten Hauensteinbasistunnel. Basellandschaftl. Zeitung. 24. Febr. (Nr. 47) Jahrgang 1911.
(Enthält eine Reproduktion des prognostischen Profils von Prof. F. Mühlberg. — Anm. d. Verf.)

25. 1913. Über jurassische und tertiäre Bohrmuscheln im Basler Jura. Paläont. Mitteilungen aus dem Basler Jura, 2. Heft. Verh. der Naturf. Ges. in Basel, Bd. XXIV, S. 32—45. 1913.

26. 1914. Literatur über den Hauensteinbasistunnel. Basellandschaftl. Zeitung. 5. Jan. (Nr. 3), Jahrgang 1914.

27. 1914. Die Verbreitung der erratischen Blöcke im Basler Jura. 2. Nachtrag. Verh. d. Naturf. Ges. in Basel, Bd. XXV, S. 143—149. 1914.

28. 1914. Die stratigraphische Stellung der Schichten mit Nerinea basileensis am Wartenberg und in andern Gebieten des Basler Jura. Geologische Mitteilungen aus dem Basler Jura. 3. Heft. Verh. d. Naturf. Ges. in Basel, Bd. XXV, S. 203—211. 1914.

29. 1915. Nerinea basileensis Thurm., aus dem untern Hauptrogenstein der Umgebung von Basel. Geolog. Mitteilungen aus dem Basler Jura, 4. Heft. Verhandlg. der Naturf. Ges. in Basel, Bd. XXVII, S. 5—10. 1915.

Nachgelassene Schriften.

30. 1916. Die Verbreitung der erratischen Blöcke und deren Erhaltung als Naturdenkmäler im Basler Jura. (Umfasst zirka 11 Druckseiten und wird demnächst erscheinen im Tätigkeitsbericht der Naturf. Ges. Baselland; 1911 bis 1916.)

31. 1916. Über das Vorkommen von Zinkblende im Hauptrogenstein des Basler Jura. (Zirka 1 Druckseite, erscheint mit Nr. 30.)

Hinterlassenes Manuskript.

Entwurf einer geologischen Kartierung von Siegfriedblatt Nr. 28, Kaiseraugst nebst Profiltafel. (Näheres siehe Nekrolog.)

5.

Prof. Dr. Alfred Kleiner.

1849—1916.

Mit Prof. Dr. Alfred Kleiner, der am 3. Juli 1916 nach kurzem Leiden einem Schlaganfalle erlegen ist, hat die Schweizerische Naturforschende Gesellschaft wieder ein Mitglied verloren aus der Reihe der Getreuen, die zu ihrer Zeit der physikalischen Sektion das Gepräge gaben und von denen man in den letzten Jahren so viele musste missen lernen. 1874 in die Gesellschaft eingetreten, hat er gegen 30 Jahresversammlungen mitgemacht, aus dem Zusammensein mit lieben Freunden und Fachgenossen und dem lebhaften Gedankenaustausch mit ihnen jeweilen reiche Freude und Anregung geschöpft und auch manche reife Frucht seiner Arbeit hier vor ihnen niedergelegt. Er hat in der Sektion gelegentlich am Präsidententisch gesessen, war 1896 bei Anlass der Zürcher Versammlung Mitglied des Jahresvorstandes, hat während der Amtsperiode 1898—1904 als Mitglied des Zentralkomitees der Gesellschaft seine Dienste gewidmet und wurde 1912 in die Kommission der Schäflistiftung gewählt. Ausserhalb der Sektion hat er nie das Wort ergriffen; ein Vortrag, der für die Hauptversammlung in Zofingen angesagt war und in den Verhandlungen 1901 dann im Druck erschien, kam aus Mangel an Zeit nicht zur Ausführung, nicht zum Bedauern des Verfassers, dem persönliches Hervortreten immer eine gewisse Pein war.

Auch der Zürcherischen Naturforschenden Gesellschaft hat er während derselben 42 Jahre angehört, in ihrem Kreis manche seiner Forschungsresultate zuerst dargelegt und viele seiner eigenen und der Arbeiten seiner Schüler in ihrer

Prof. Dr. A. Kleiner

1849—1916.

Vierteljahrsschrift publiziert. Von 1894 – 1896 war er Präsident der Gesellschaft und hat als solcher das 100jährige Jubiläum und die 1896er Versammlung der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft vorbereiten und leiten helfen.

Die Physikalische Gesellschaft Zürich hat ihn zum Ehrenmitglied gemacht, nachdem er ihr seit ihrer Gründung sein Interesse geschenkt hatte.

Als er 1874 in die Schweizerische Naturforschende Gesellschaft eintrat, war er ein 25jähriger frisch promovierter Doktor der Physik und Assistent bei Prof. J. J. Müller am eidg. Polytechnikum und hatte zwei Jahre vorher nach Ablegung des medizinischen Staatsexamens mit kräftigem Entschluss die Medizin aufgegeben und sich der Physik zugewandt. Nicht plötzlich freilich war ihm dieser Entschluss gekommen, schreibt er doch schon 1871, als er seiner medizinischen Ausbildung zuliebe sich in Berlin aufhielt und bei Traube, Virchow, Langenbeck studierte, gelegentlich aber auch mit seinem engern Landsmann und spätern Kollegen Schneebeli sich für Physikalisches interessierte, an seine Eltern: „ich bin mit dem einen Bein wieder einmal so tief in die Physik hineingeraten, dass ich fast nicht mehr habe herauskönnen. Das kommt offenbar daher, dass diese Art von Studium meiner Geistesrichtung am meisten entspricht: Spekulieren und Denken und Ableiten.“ Sicher hat er damals nur mit einem gewissen Zagen dies Geständnis sich selber und den Eltern gemacht, die doch mit Stolz und Freude darauf rechneten, den Sohn als „Doktor“ im volkstümlichen Sinne des Wortes wieder unter dem breiten Dach des behäbigen Bauernhauses begrüssen zu dürfen. Doch haben sie weitherzig und vertrauensvoll ihm freie Bahn gelassen, und sein ganzes späteres Leben hat wirklich voll bestätigt, dass in der Tat die Beschäftigung mit der Physik seinem Wesen ganz und voll entsprach. Und wenn sein Leben recht eigentlich „Mühe und Arbeit“ gewesen ist, und wenn er die überwiegende Mehrzahl seiner Ferientage und von den Sonntagen zum mindesten immer ein paar Stunden in seinem „Institut“

verbrachte, so war es, weil er nicht anders konnte und diese Arbeit eben sein Lebenselement war. Er hatte sich 1875 an der Universität Zürich habilitiert, war 1879 Extraordinarius und 1884 Ordinarius für Physik und Direktor des physikalischen Institutes geworden, das 1885 in den im wesentlichen nach seinen Angaben eingerichteten Neubau verlegt wurde. In dieser Stellung blieben ihm freilich für private Forschung wirklich nur die Feiertage: die Vorbereitung seiner 5stündigen Hauptvorlesung über Experimentalphysik, zu der sich während vieler Jahre noch je 2 Stunden theoretische Physik und ein Spezialkolleg über irgend ein besonderes Gebiet, z. B. über neuere Strahlungen gesellte, und die Leitung des Praktikums füllten die Tage des Semesters reichlich aus, besonders da er sich auch um die Anfänger unter seinen Praktikanten bis in Einzelheiten persönlich bekümmerte und an den Arbeiten seiner Doktoranden jederzeit tätigen Anteil nahm. Manches hat er da wohl auch als Frondienst empfunden — doch welchem Amt bliebe solcher erspart —, anderseits hat er gerade in seiner Lehrtätigkeit viel Freude erfahren. Mit manchem seiner speziellen Schüler blieb er in jahrelangem, freundschaftlichem Verkehr, und von denen, die nur vorübergehend bei ihm hörten und praktizierten, hat doch wohl mancher hinter des Professors wortkargem und gelegentlich rauhem Wesen dankbar das warme Interesse erkannt, das er jedem ehrlich Strebsamen entgegenbrachte. Dreissig Jahre lang hat Professor Kleiner diese Stellung innegehabt, bis ihn im Winter 1914 unerbittlich einsetzende Erschöpfung zwang, plötzlich den Rücktritt zu nehmen, mit dem er sich in Gedanken schon seit mehr als einem Semester beschäftigte. Als Honorarprofessor hat er aber weiterhin dem Lehrkörper der Universität angehört.

Seine Verdienste um die Physik hat sein Nachfolger Prof. Dr. E. Meyer bei der Trauerfeier im Krematorium Zürich mit treffenden Worten gezeichnet, die in der „Züricher Post"*) veröffentlicht sind und von denen wir einiges zitieren:

*) 12. und 13. Juli, Morgenausgabe.

„Unter Leitung von Prof. Müller fertigte Kleiner seine Dissertation an, die betitelt ist: «Zur Theorie der intermittierenden Netzhautreizung». Er bewegt sich also auf einem mehr physiologischen Gebiet. Die experimentelle Untersuchung ist mit dem grössten Geschick durchgeführt und die Versuche werden mit einer heutzutage leider seltenen Gründlichkeit diskutiert.

Anschliessend an seine Dissertation veröffentlichte Kleiner eine längere Arbeit über physiologisch-optische Beobachtungen, die in Pflügers Archiv für Physiologie erschienen ist. Während vieler Jahre beschäftigte er sich mit der merkwürdigen Eigenschaft der Dielektrika, bei abwechselnder elektrostatischer Polarisation eine Erwärmung zu zeigen. Diese sogen. Siemens-Wärme wurde mit empfindlichen Thermoelementen gemessen und als Funktion der Dimensionen des Kondensators und der Ladungsenergie untersucht. Als praktisches Resultat ergab sich dabei eine besondere Herstellungsart von ausgezeichneten rückstandsfreien Kondensatoren. Mit welcher Sorgfalt und Liebe Kleiner diese Kondensatoren herstellte, davon geben ein beredtes Zeugnis die vielen derartigen Apparate, die im physikalischen Institut vorhanden sind.

Kleiner war ein rechter Experimentator: Stellten sich Störungen ein, so wird eben ein neues Instrument, ein störungsfreies gebaut. Als z. B. die vagabundierenden elektrischen Ströme der städtischen Strassenbahn im physikalischen Institute das Arbeiten mit den bis dahin gebrauchten Nadelgalvanometern unmöglich machten, konstruierte Kleiner ein äusserst sinnreiches neues Galvanometer, das auf jene Störungen nicht mehr reagierte. Von Kleiner rührt auch das interessante Experiment zum Nachweis der Polarisation im Dielektrikum her. Es gelang ihm, nachzuweisen, dass man in einem geladenen Glimmerkondensator das Dielektrikum in beliebig viele, den Grenzflächen parallele Stücke spalten und dann jedem einzelnen Stück dieselbe Ladung entnehmen kann wie dem unzerlegten Kondensator.

In den letzten Jahren hat dann Kleiner noch ein für die messende Physik ausserordentlich wertvolles Instrument geschaffen, sein Elektrometer. In jahrelanger, höchst mühsamer Arbeit gelang es ihm, die Empfindlichkeit der Quadrantenelektrometer ganz wesentlich zu erhöhen. Konnte man bis dahin etwa den 10tausendsten Teil eines Volt messen, so brachte es Kleiner dahin, den millionsten Teil exakt messen zu können. Zur Ausführung dieser Versuche bedurfte es unglaublicher Sorgfalt und Geduld. Der Dienst, den Kleiner durch Schaffung seines Elektrometers der Wissenschaft geleistet hat, kann gar nicht hoch genug angeschlagen werden; denn die grossen Entdeckungen auf den neuesten Gebieten der Physik, der Radioaktivität und der Elektronik stützen sich fast durchweg auf elektrometrische Messungen.

Haben wir jetzt der Hauptarbeiten Kleiners Erwähnung getan, so müssen wir noch einen Blick werfen auf die Arbeiten seiner vielen Schüler, die ja doch alle mehr oder weniger sein Werk sind. Es war besonders ein Gebiet, das er kultivieren liess, die Abhängigkeit der spezifischen Wärme von der Temperatur, ein Gebiet, das durch die neueren Untersuchungen von Einstein, Nernst und Debye zu ungeahnter Wichtigkeit geworden ist, zeigt sich doch hier die neuere Quantenauffassung als ausschlaggebend. Auch die später für die Theorie der festen Körper wichtig gewordene Beziehung zwischen der spezifischen Wärme und dem Wärmeausdehnungskoeffizienten finden wir behandelt. Weiterhin sind da Messungen über die noch immer rätselhafte Gravitationskraft, über Kondensatoren und Selbstinduktionskoeffizienten, über elektromagnetische Rotation und anderes mehr.

Während der mehr als 40 Jahre, die Kleiner Physiker war, sind in der Physik grosse, ja die grössten Umwälzungen vor sich gegangen. Kleiner hat mit weitem Blick diese Entwicklung mitgemacht, und er hat die Ergebnisse der Forschung ganz in sich verarbeitet. Davon zeugt z. B. sein Vortrag auf der 84. Jahresversammlung der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft: „Über die Wandlungen in den physi-

kalischen Grundanschauungen" oder seine Rektoratsrede aus dem Jahre 1908: „Die physikalische Forschung der letzten 10 Jahre" und schliesslich sein Beitrag zur „Festgabe" anlässlich der Einweihung der neuen Universität: „Über die Bedeutung leitender Prinzipien im Ausbau der Physik". In allen diesen Schriften sind die neuesten Ergebnisse seiner Wissenschaft in harmonischem Zusammenhange dargestellt. Hier sehen wir auch Kleiners alte Neigung für die Philosophie wieder auftauchen: die letztgenannten Schriften sind voll tiefer philosophischer Gedanken".

Diese Art, die theoretische Physik zu betrachten, lag ihm seiner ganzen Geistesrichtung wie seiner wissenschaftlichen Herkunft nach näher, als mathematische Formulierung; doch hatte er auch für die streng mathematische Physik einen scharfen Blick und hat z. B. die Bedeutung eines Einstein, Debye und anderer früher als viele andere erkannt und gewürdigt. Es bleibt noch zu erwähnen, dass Prof. Kleiner auch gelegentlich ins Gebiet der Technik hinübergearbeitet hat, so als Mitglied des Verwaltungsrates der Zürcher Telephongesellschaft, in einer Kommission des Grossen Stadtrates, dem er während einer Amtsdauer angehörte, zur Einführung der elektrischen Strassenbahnen und bis in seine letzten Lebenstage als Mitglied der „Eidgenössischen Kommission für Mass und Gewicht".

Aber der unermüdliche Forscher war zugleich ein Naturfreund im vollen Sinne des Wortes: kein Wunder zwar, hatte er ja doch seine Kinderjahre in dem innigen Verkehr mit der Natur verbringen dürfen, wie ihn so unmittelbar nur das Leben in einer tätigen, regsamen Bauernfamilie bieten kann. So waren seine liebste Erholung Wanderungen durch die Täler und über die Hügel der Heimat, die er mit seinen Kindern unternahm, nicht berühmten Orten nach, sondern dem Land und dem Volk, meist auf Strassen und Wegen des Kantons Zürich und des Aargau, womöglich mit dem Endziel Maschwanden, wo ihm lange noch (bis 1896) die Mutter und bis in die letzten Jahre Bruder und Schwester freudigen Willkomm boten. Auf solchen Wanderungen konnte

der Physiker sich an Überresten primitiver Technik, z. B. einer altmodischen Trotte oder Stampfmühle köstlich freuen, und daneben wurde die Begegnung mit einem Reh oder Kukuk oder die Entdeckung eines Frauenschuhs oder Fliegenorchis zum anregenden und lange noch besprochenen Erlebnis.

Sein höchstes Glück aber war, mit ebenbürtigen Gefährten in kurzen aber intensiven Ferienreisen die erhabensten Gipfel der Alpenwelt zu ersteigen, wobei vor allem dem Wallis seine grosse Liebe galt, zu dessen Tälern und Firnen er immer wieder zurückkehrte. Keine dieser Touren wurde ohne Führer ausgeführt, so zuversichtlich er allmälig auf seine Erfahrung, Ausdauer und Sicherheit bauen durfte. Mit einfachen Hülfsmitteln ausgerüstet, den altmodischen Tornister am Rücken, hat er Titlis und Urirotstock, Windgälle, Scheerhorn und Tödi, mehrere Bündner Gipfel, Finsteraarhorn, Jungfrau, Monterosa und Dom bestiegen, das Nadeljoch überschritten und die mühsame und lange Besteigung des Mont Blanc ausgeführt, und immer brachte er von diesen Reisen erneut die Begeisterung für die Berge mit und die Freude an Land und Leuten, die ihm schon frühe Jugendjahre durchleuchtet hatte.

Als er dann in spätern Jahren lernen musste, sich zu bescheiden und die Berge nur von halber Höhe aus zu bewundern oder sich von jüngern Kollegen und Schülern von Bergfahrten erzählen zu lassen, da hat sein Freund, Prof. A. Lang, ihn den Kt. Tessin lieben gelehrt und hat ihm einen Schatz reichster Erinnerungen eröffnet, indem er ihn 1904 nach seinem geliebten Neapel mitnahm, wofür ihm der ältere Gefährte zeitlebens innig dankbar blieb. Nichts freilich, auch italienische Naturschönheit und auch nicht das Meer konnte den Eindruck übertreffen oder auch nur erreichen, den die Berge auf ihn machten.

Nur eines vielleicht: die Musik, wie er als junger Mann einmal in einem von voller, überzeugtester Begeisterung diktierten Vortrag bekennt: „Ich habe mich lang besonnen,

ob es noch etwas gebe, was so nachhaltig auf unsere Fantasie wirkt wie Hochgebirgsszenen, so dass es immer wieder mit unverminderter Stärke sich dem Geist aufdrängt und habe gefunden, dass es nur der Musik zukommt, nicht aller natürlich, aber der von Beethoven und Wagner". Und wenn eine Beethovensinfonie, vor allem, wenn die neunte erklang, fehlte er wohl selten im Konzertsaal und Wagner vermochte ihn ins Theater zu locken, noch als er für dieses sonst kein Interesse mehr aufzubringen hatte.

In Dresden hat der junge Medizinstudent in seinen Wanderjahren auch für die klassische Malerei, in Kopenhagen für Thorwaldsens Skulptur sich begeistert und auch für Literatur hatte er seinen scharf ausgeprägten Geschmack, der freilich hier wie dort sich nicht deckte mit den Tendenzen der neuern Zeit.

Gesellschaftliche Talente gingen ihm ab, und er war sich dessen von jeher bewusst. Aber wenn ihm die Gabe des leichten Plauderers fehlte, die er an andern wohl zu schätzen wusste, so gab es bei ihm auch keine leeren Phrasen, keine Heuchelei. Im engen Familienkreis und im Beisammensein mit vertrauten Freunden konnte er auch aus sich herausgehen und beredt werden, sei es, um von Jugend- und Reiseerinnerungen zu erzählen, sei es, um philosophische, politische oder künstlerische Fragen zu erörtern. Und wie leuchtete die ganze heimliche Wärme und Fröhlichkeit seines Gemütes auf im Verkehr mit seinen Kindern und zuletzt den Enkeln. An ungezwungen fröhlicher Geselligkeit, wie sie z. B. an den Jahresversammlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft gepflegt wird, hat er auch jeweilen mit Behagen teilgenommen und für feinen Humor ein lebhaftes Verständnis gehabt.

Wo er Dünkel und Unnatur zu erkennen glaubte, in Wissenschaft und Kunst, in Politik oder im einfach menschlichen Verkehr, wo Kleinlichkeit und Selbstsucht sich breit machte, da wusste er energisch und deutlich abzulehnen, und für seine Überzeugung ist er jederzeit ohne Scheu oder Rück-

sicht kräftig eingetreten. Tüchtig sich regendes, ehrliches Streben zu fördern, war er immer bereit, und mit neidloser Freude beobachtete er insbesondere den aufsteigenden Flug junger Fachgenossen. Vor allem hoch standen ihm eben immer seine Wissenschaft und seine zürcherische Hochschule. Dieser hat er in uneigennütziger und gewissenhafter Weise auch gedient während seiner 25jährigen Tätigkeit im zürcherischen Erziehungsrat und von 1908—1910 als ihr Rektor, welches Amt zu übernehmen er zwar nur nach schweren Bedenken sich entschloss.

Politische Parteifragen berührten ihn wenig: er wahrte sich auch hier seine Unabhängigkeit und hat in treuer Liebe und Anhänglichkeit am Wohl und Wehe seines engern und weitern Vaterlandes teilgenommen als ein guter Schweizer.

Alle diese Eigenschaften des Charakters und Herzens konnten unter der anspruchslosen Hülle seines ungeschminkt schlichten Wesens bei flüchtiger Begegnung vielleicht verschwinden, verschlossen sich aber keinem dauernd, der ihm näher trat. Er hat denn auch treue und aufrichtige Freunde besessen unter den Besten seiner Jugendgefährten und Kollegen der Mannesjahre, denen er seinerseits in unentwegter herzlicher Anhänglichkeit ergeben war — möchte ihm auch im Kreise der Naturforschenden Gesellschaft ein freundliches Andenken bleiben.

H. H. Stierlin.

Publikationen von Prof. Dr. A. Kleiner.

1874. Zur Theorie der intermittierenden Netzhautreizung. Inaug.-Diss. Zürich. Vierteljahrsschrift 19. Jahrg.

1875. Mitteilung über eine von dem verstorbenen Prof. J. J. Müller begonnene Untersuchung über den Einfluss von Isolatoren auf elektrodynamische Fernwirkung. Vierteljahrsschr. Naturf. Ges. Zürich, 20. Jahrg.

1878. Physiologisch-optische Beobachtungen. Pflügers Archiv f. Physiologie Bonn.

1886. Zur Erinnerung an Prof. Balth. Luchsinger. Vierteljahrsschr. Naturf. Ges. Zürich, 31. Jahrg.

1892. Über die durch elektrische Polarisation in Isolatoren erzeugte Wärme. Vierteljahrsschr. Naturf. Ges. Zürich, 37. Jahrg.

1892. Wärmeleitung in Metallen. Verhandl. d. Schweiz. Naturf. Ges. Basel u. Compte-R. (Archives d. scienc. phys. et nat. Genève), Bâle 1892.

1893. Über die durch dielektrische Polarisation erzeugte Wärme. Annalen der Physik und Chemie, Bd. 50.

1893. L'échauffement des diélectriques. Verhandl. d. Schweiz. Naturf. Ges. Lausanne u. Compte-R. (Archives d. Scienc. phys. et natur. Genève), Lausanne 1893.

1894. Zur Lehre vom Sitz der Elektrizität in Condensatoren. Annalen d. Physik u. Chemie, Bd. 52.

1894. a) Über das thermoelektrische Verhalten einiger neuer Metallkombinationen. b) Über eine merkwürdige Eigenschaft eines Dielektrikums. Verhandl. d. Schweiz. Naturf. Ges. Schaffhausen u. Compte-R. (Archives d. Scienc. phys. et natur. Genève), Schaffhouse 1894.

1896. Zwei neue Messinstrumente. 1. Über rückstandlose Kondensatoren mit festem Dielektrikum. 2. Über ein neues Galvanometer. Vierteljahrsschr. Naturf. Ges. Zürich, Jahrg. 41, Jubelband.

1896. (Mit Seiler.) Über Kondensatoren. Verhandl. d. Schweiz. Naturf. Ges. Zürich u. Compte-R. (Archives d. Scienc. phys. et natur. Genève), Zurich 1896.

1898. Mitteilungen: a) über Messungen betreffend den zeitlichen Verlauf von Ladung und Entladung von Paraffinkondensatoren; b) über oscillierende Entladungen von Kondensatoren. Verhandl. d. Schweiz. Naturf. Ges. Bern u. Compte-R. (Archives d. Scienc. phys. et natur. Genève), Berne 1898.

1899. Kontaktwirkung an den Schlagstiften eines Helmholtz'schen Pendels. Verhandl. d. Schweiz. Naturf. Ges. Neuchâtel u. Compte-R. (Archives d. Scienc. phys. et natur. Genève), Neuchâtel 1899.

1900. a) Über ein einfaches Ampèremeter. b) Über kontinuierliche Rotationen und Induktionswirkungen im homogenen magnetischen Feld. c) Zum Nachweis dielektrischer Polarisation. Verhandl. d. Schweiz. Naturf. Ges. Thusis u. Compte-R. (Archives d. Scienc. phys. et natur. Genève), Thusis 1900.

1901. Über die Wandlungen in den physikalischen Grundanschauungen. Verhandl. d. Schweiz. Naturf. Ges. Zofingen.

1903. a) Sur une publication de Dr. J. Mooser à St-Gall „Theorie der Entstehung des Sonnensystems". b) La chaleur spécifique du lithium. Verhandl. d. Schweiz. Naturf. Ges. Locarno u. Compte-R. (Archives et Scienc. phys. et natur. Genève), Locarno 1903.

1904. Über das Verhalten von Widerstand und Selbstinduktionskoeffizient bei elektrischen Schwingungen. Verhandl. d. Schweiz. Naturf. Ges. Winterthur u. Compte-R. (Archives d. Scienc. phys. et natur. Genève), Winterthur 1904.

1905. Über Versuche mit der Drehwage. Einfluss des Zwischenmediums auf die Gravitation. Verhandl. d. Schweiz. Naturf. Ges. Luzern u. Compte-R. (Archives d. Scienc. phys. et natur. Genève), Lucerne 1905.

1906. Über die Abhängigkeit der spezifischen Wärme von Na und Li von der Temperatur und über die thermische Ausdehnung des Li. Verhandl. d. Schweiz. Naturf. Ges. St. Gallen 1906 u. Compte-R. (Archives d. Scienc. phys. et natur. Genève), St-Gall 1906.

1906. Über Elektrometer hoher Empfindlichkeit. Vierteljahrsschr. Naturf. Ges. Zürich, Jahrg. 51.

1908. Die physikalische Forschung der letzten 10 Jahre. Rektoratsrede. Mitteilungen der Naturwissensch. Ges. Winterthur, Heft VIII.

1909. Technik und Wissenschaft. Rektoratsrede. Wissen und Leben. Jahrgang III, 6. und 7. Heft.

1911. a) Über Ausdehnung und spezifische Wärme einiger Elemente. b) Über die Beobachtung ungeschlossener Ströme mit dem Elektrometer. Verhandl. d. Schweiz. Naturf. Ges. Solothurn.

1914. Über die Bedeutung leitender Prinzipien im Ausbau der Physik. Universität Zürich. Festgabe zur Einweihung der Neubauten.

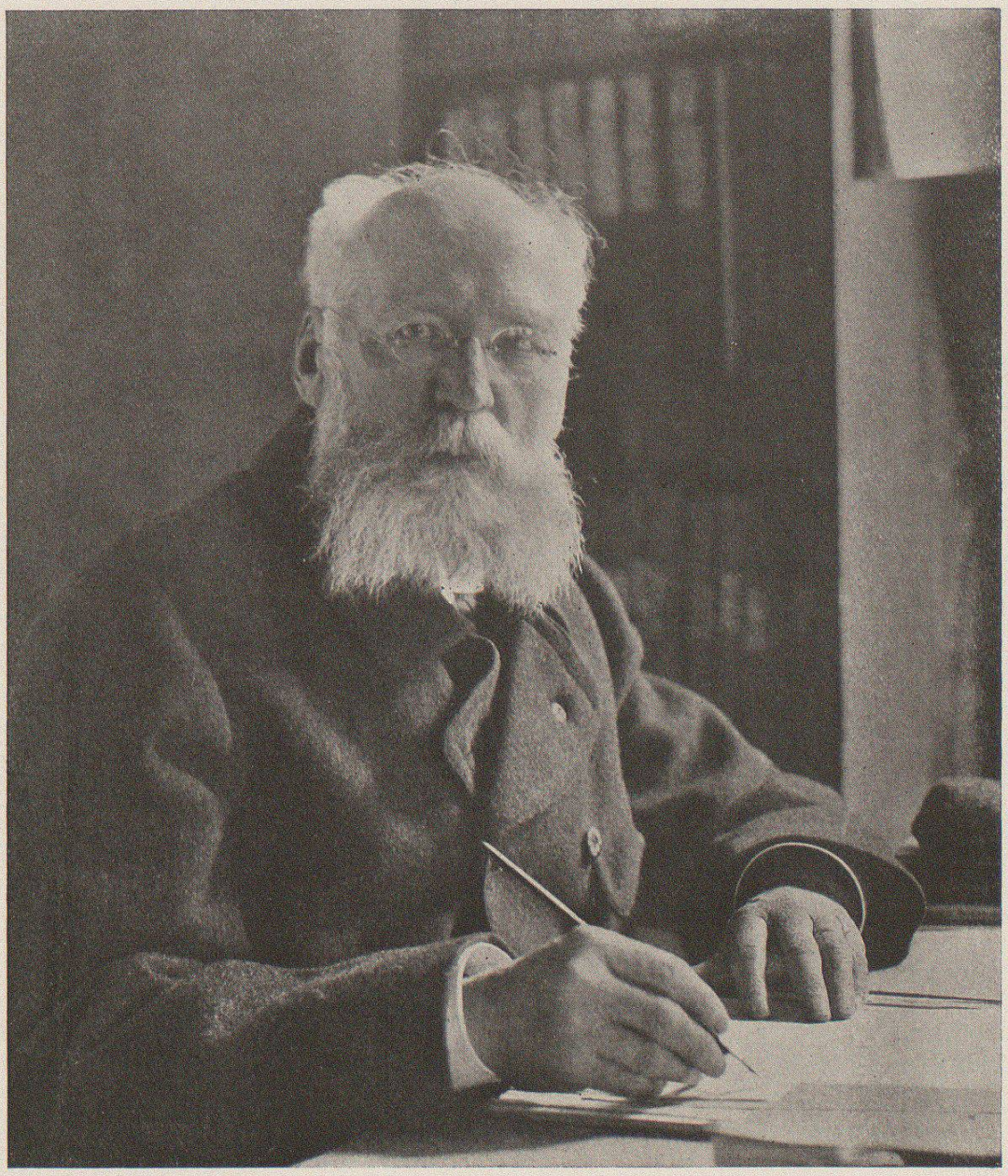
6.

Dr. Jakob Nüesch.

1845—1915

Am 8. Oktober 1915 starb in Schaffhausen Dr. J. Nüesch, Lehrer an der Knabenrealschule in Schaffhausen und Mitglied des Grosstadtrates und Kantonsrates. Aus seinem arbeitsreichen Leben und seiner erfolgreichen Tätigkeit auf verschiedenen Gebieten der Erziehung und Gemeinnützigkeit sei hier namentlich seiner Verdienste um die Kenntnis der Urgeschichte des Menschen gedacht. Seine Entdeckung des Abris sous roche am Schweizersbild bei Schaffhausen und dessen Ausbeutung sind geradezu epochemachend für die prähistorische Forschung. Hier wurde zum ersten Male eine prähistorische Station mit äusserster Sorgfalt Schicht für Schicht abgegraben und untersucht und dadurch war es möglich, Veränderungen der Fauna und der menschlichen Kultur, die sich über einen grossen Zeitraum erstrecken, an einer Stelle Schritt für Schritt zu verfolgen und sogar ihre Zeitdauer annähernd abzuschätzen. Diese Art der Ausbeutung prähistorischer Stätten ist seither vorbildlich geworden und die schönen Resultate, welche in neuerer Zeit erreicht wurden, sind der strengen Befolgung der Nüeschschen Methode zu verdanken.

Dr. Jakob Nüesch wurde am 11. August 1845 als ältester Sohn des Hemmentaler Lehrers J. Jakob Nüesch geboren. Nachdem er die Realschule und später die Realabteilung am Gymnasium in Schaffhausen absolviert hatte, bezog er im Jahre 1864 das Polytechnikum in Stuttgart, um sich zum Lehrerberuf vorzubereiten, wo er während zwei Semestern Naturwissenschaft und Mathematik studierte, ein weiteres Semester hörte er auf der Universität Tübingen naturwissenschaftliche



Dr. Jakob Nüesch

1845—1915.

und mathematische Vorlesungen. Besonders anregend für ihn war hier der Geologe Quenstedt. Zur Ausbildung im Französischen verbrachte er noch zwei Semester auf der Akademie in Lausanne. Im Jahre 1867 war er Hauslehrer bei H. de Rham auf Schloss Montavaux bei Yverdon und von 1868 an Lehrer des Deutschen und der Mathematik im Institut Girardet in Riant-Mont, Lausanne.

Im Frühjahr 1869 wurde er als Lehrer an der Knabenrealschule in Schaffhausen berufen, in welcher Eigenschaft er, eine ehrenvolle Berufung als Professor an das Gymnasium Schaffhausen ablehnend, 48 Jahre lang bis kurz vor seinem Tode wirkte.

Während dieses langen Zeitraumes hat er in mannigfaltiger Weise gemeinnützige Bestrebungen ins Leben gerufen und unterstützt, so gelang es ihm, im Jahre 1875 die Gründung eines Fröbelschen Kindergartens durchzusetzen, ebenso im Jahre 1879 die obligatorische Fortbildungsschule; grosse Verdienste erwarb er sich auch als Präsident eines Initiativkomitees um die Wasserversorgung Schaffhausens. 1876 erfolgte seine Wahl in den grossen Rat des Kantons Schaffhausen. 1878 und 1912 gehörte er der grossrätlichen Kommission zur Beratung eines neuen Schulgesetzes an, von 1877 – 84 war er Mitglied des Erziehungsrates des Kantons und 1884 – 1915 des Kirchenrates.

Neben diesen mannigfachen Betätigungen war bei ihm das Interesse für die Naturwissenschaften stets rege geblieben und von Anfang an war er eifriges Mitglied der naturforschenden Gesellschaft in Schaffhausen, als deren Aktuar er von 1871 – 95 funktionierte. Ein intimeres Verhältnis verband ihn mit den gleichstrebenden Naturforschern, Dr. von Mandach, Dr. v. Waldkirch und dem bekannten Coleopterologen Dr. Stierlin.

Eine bestimmte Richtung erhielten seine Bestrebungen durch den Verkehr mit dem Bakteriologen Professor Dr. Hermann Karsten, welcher ihn zu selbständigen Arbeiten in Bakteriologie anregte. Das Resultat derselben, eine Disser-

tation über „Nekrobiose in morphologischer Beziehung“ verschaffte ihm 1875 den Doktortitel an der Universität Zürich. Im selben Jahre entdeckte er die leuchtenden Bakterien, *Bacterium lucens Nüesch.*

Schon von Beginn seiner Tätigkeit in Schaffhausen an interessierte sich Nüesch, angeregt von den bei Quenstedt in Tübingen gehörten Vorlesungen und von den in den südfranzösischen und belgischen Höhlen gemachten Funden, für die Urgeschichte des Menschen, und erwartungsvoll durchstreifte er den höhlenreichen Schaffhauser Jura in der Hoffnung, auf Spuren des prähistorischen Menschen zu stossen. Da entdeckte im Jahre 1873 der Lehrer Merk die prähistorische Niederlassung in der Höhle des Kesslerloches bei Thayngen, wo zum ersten Male die Gegenwart des Menschen zur Rentierzeit in der Schweiz konstatiert werden konnte. Im Jahre 1874 wurde durch Regierungsrat Dr. Joos, Professor Dr. Karsten und Dr. Nüesch die Höhle an der Rosenhalde im Freudental entdeckt und ausgebeutet, in demselben Jahre untersuchte Dr. von Mandach eine Grabhöhle am Dachsenbüel bei Herblingen aus der neolithischen Zeit.

Alle diese Untersuchungen geschahen in wenig methodischer Weise. Es wurde der Inhalt der Höhlen untersucht, alle tierischen und menschlichen Überreste gesammelt, ohne dass der Lagerung der Objekte eine besondere Aufmerksamkeit gewidmet worden wäre. In der Entfernung von $^1/_2$ Stunde nördlich von Schaffhausen erheben sich aus einem flachen Talboden, in welchen fünf Täler einmünden, zwei aufragende Felsen, von denen namentlich der westliche, das Schweizersbild genannt, durch seine Lage geeignet schien, eine prähistorische Niederlassung zu bergen. Im Oktober 1891 untersuchte Nüesch am Südfusse des Felsens die Ablagerung und fand in einem Probegraben die ersten Anzeichen einer prähistorischen Station in der Form von Feuersteininstrumenten und Tierzähnen. Es erfolgte nun die systematische Ausbeutung dieser Station, welche so wichtige Resultate für die archäologische Wissenschaft zutage fördern sollte. Dank der

Sorgfalt, mit welcher Schicht für Schicht das Erdreich abgegraben wurde, wobei dem suchenden Auge nichts von dessen Inhalt entging, war es möglich, hier eine Reihe von sukzessiv aufeinanderfolgenden Schichten zu unterscheiden, welche sich bis zu 1,5 m unter dem aktuellen Boden erstreckten. Die Ablagerung bestand aus kleinen Bruchstücken von Kalkstein, welche von der Wand des Felsens im Laufe der Jahrtausende abgebröckelt waren und zwischen diesen Bruchstücken und Erdteilen fanden sich nun Gegenstände, welche im Laufe der Zeiten hier begraben worden waren. Zuunterst lag das Geröll aus der letzten Glazialzeit, dann folgte eine Schicht, welche zahlreiche Knochen von Nagetieren und z. T. von Raubvögeln, enthielt und welche nach dem Vorkommen arktischer Nagetiere, so besonders des Halsbandlemmings, auf ein arktisches Klima schliessen liess. Auf diese Schicht folgte eine durch gemengten Löss gelb gefärbte Lage, in welcher ausserordentlich zahlreiche Spuren einer menschlichen Ansiedelung vorlagen: Feuersteingeräte der Magdalénien-Zeit neben Knochenartefakten, auf denen bald ornamentale, bald Tierzeichnungen eingraviert waren, Überreste der Jagdbeute der Bewohner, unter denen namentlich das Rentier die Hauptrolle spielte neben Pferd, Bison, Urstier u. a. Die Zusammensetzung der Fauna liess auf eine damalige Umgebung mit Steppencharakter schliessen. Eine dicke Breccienschicht, die nur Nagetierknochen enthielt, trennte diese Lage von einer zweiten Kulturschicht, in welcher der neolithische Mensch seine Spuren in Form von polierten Steinwerkzeugen, Töpferwaren mit Überresten von Haustieren zurückgelassen hatte. In dieser Schicht kamen auch die ersten Menschenreste zum Vorschein und hier gelang es Kollmann, neben Menschen normaler Grösse zwerghafte Rassen nachzuweisen. Erst die oberste Schicht, welche vielfach mit Humus gemengt war, brachte Überreste von menschlicher Kultur von der Bronze- bis zur Jetztzeit. Da diese Schicht, welche die ganze Kulturperiode von der Bronzezeit bis heute umfasste, nur eine Dicke von durchschnittlich 40 cm besass, so konnte daraus einigermassen ein

Schluss gezogen werden auf die Dauer, welche die $1^1/_2$ m dicke Ablagerung repräsentierte. Berechnete man die Ablagerung der letzten Schicht auf 4000 Jahre, so konnte man die Zeit des Auftretens der ersten Rentierjäger am Schweizersbild auf 20,000 Jahre zurückdatieren. Die Resultate dieser Ausgrabung, an deren Verarbeitung sich eine Reihe von Gelehrten beteiligte, wurden in den „Neuen Denkschriften der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft" im Jahre 1896 niedergelegt. Eine zweite Auflage erfolgte an derselben Stelle im Jahre 1902 (siehe Literatur-Verzeichnis). Die gewonnenen Resultate verfehlten nicht, in der ganzen wissenschaftlichen Welt ein ganz gewaltiges Interesse zu erwecken, und das Schweizersbild bildete bald einen Wallfahrtsort, an dem sich Archäologen und Naturforscher zusammenfanden, um unter der kundigen Führung von Dr. Nüesch hier Belehrung und Anregung zu finden. Es war wohl berechtigt, dass die Eidgenossenschaft in Würdigung der Wichtigkeit des Fundes die reichen Sammlungen und Belegstücke, welche die Ausgrabung ergab, erwarb, um sie in dem neu gegründeten Schweiz. Landesmuseum in Zürich zur allgemeinen Benutzung niederzulegen. Der schöne, wissenschaftliche Erfolg der Ausgrabung ermutigte Nüesch, seine prähistorischen Forschungen in der Umgebung von Schaffhausen weiter fortzusetzen. Nachdem durch Prof. Kollmann in Basel die Pygmäen beim Schweizersbild festgestellt waren, musste Dr. Nüesch daran gelegen sein, neue Beweise für die Behauptung, dass in neolithischer Zeit in unseren Gegenden Pygmäen gelebt haben, zu bringen. Es gelang ihm, die Pygmäen auch in der Höhle Dachsenbüel bei Herblingen nachzuweisen. Schon im Jahre 1874 hatte Dr. von Mandach die Höhle vom Dachsenbüel ausgegraben und dort zwei menschliche Skelette in einer trocken ummauerten Steinkiste gefunden. Es konnten nun auf Veranlassung von Dr. Nüesch auch diese Skelette Prof. Kollmann vorgelegt werden, welcher dieselben als Pygmäen erkannte. Eine gründliche Untersuchung der Höhle durch Dr. Nüesch zeigte, dass man es hier nach den aufgefundenen Artefakten mit einer

Niederlassung aus frühneolithischer Zeit zu tun habe. Die Ergebnisse dieser Untersuchungen gab Nüesch im Jahre 1903 heraus (siehe Literaturverzeichnis).

Im Jahre 1873 war durch Reallehrer Merk in Thayngen die Höhle des Kesslerloches daselbst entdeckt und ausgegraben worden. Es ergab sich hier eine äusserst reiche Fundstätte aus paläolithischer Zeit mit Werkzeugen der Magdalénien-Epoche und reichen Überresten von Rentieren, Mammut und Rhinozeros. Die Artefakte, welche die Ablagerung der Magdalénien-Zeit zuwiesen, zeigten eine grosse Vollendung, und namentlich zeigte sich auch die prähistorische Kunst in Knochengravierungen und Schnitzereien auf bedeutender Höhe. Da die Ausgrabung von Merk nicht sehr gründlich ausgeführt worden war, so nahm Dr. Nüesch eine neue Erforschung der Höhle vor und untersuchte nicht nur den Höhlenboden, sondern auch den Schuttkegel unter der Höhle. Als Resultat ergab sich ein reiches Material an Stein und Knochen und dazu liess sich der Mammutjäger gewissermassen auf der Tat ertappen, indem sich vor der Höhle in der Tiefe ein Herd aus Steinen befand, der noch Knochenreste von Mammut und Rhinozeros enthielt. Besondere zeitlich getrennte Schichten liessen sich nicht nachweisen, die ganze Ablagerung gehörte einer und derselben Epoche an. Der Umstand, dass hier Mammut- und Rhinozerosreste zugleich mit den menschlichen Überresten gefunden wurden, während solche am Schweizersbild fehlten, ebenso wie die Vollkommenheit der Artefakte, führten zu dem Schluss, der auch durch die geologische Untersuchung bestätigt wurde, dass die Station Kesslerloch einer etwas früheren Epoche angehöre als die Rentier-Niederlassung am Schweizersbild. Auch hier wurden die Resultate unter der Beteiligung von Fachgelehrten in den „Neuen Denkschriften der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft“ im Jahre 1904 niedergelegt.

Nur kurz konnten wir hier eine Übersicht über die verdienstlichen Leistungen Nüeschs im Gebiete der Archäo-

logie geben. Sie mögen zeigen, was diese Wissenschaft, speziell die schweizerische Archäologie, seiner unermüdlichen Tatkraft und seinem wissenschaftlichen Streben verdankt.

Th. Studer.

Publikationen von Dr. Jakob Nüesch.

1874. Rezension des Werkes von Prof. Dr. Hermann Karsten-Wien: „Die Fäulnis und Ansteckung". Im Anhang die Darstellung Nüesch's Erlebnisse an der Wiener Universität in den Jahren 1869—1871. Flora, 1874.

1875. Die Nekrobiose in morphologischer Beziehung betrachtet. Inaugural-Dissertation zur Erlangung der philosophischen Doktorwürde an der Universität Zürich. Mit 8 Textfiguren u. 46 Seiten Text. Verlag bei C. Baader in Schaffhausen.

1876. Berichtigung und Ergänzung des Artikels über Schwindel auf dem Gebiete vorgeschichtlicher Forschung; Gaea, Seite 641—643.

1877. Über das Leuchten des Fleisches geschlachteter Tiere in Schaffhausen; Gaea.

1879. Gutachten über die Einführung, bezw. Beibehaltung der obligator. Fortbildungsschule im Kanton Schaffhausen. Beilage zu der zweiten Beratung des neuen Schulgesetzes durch den Grossen Rat. Minderheitsantrag (Nüesch) der Grossratskommission: es sei die obligatorische Fortbildungsschule beizubehalten und neu zu organisieren. 10 Seiten Text. Auf Kosten der Minderheit gedruckt von H. Meier, Buchdrucker, Schaffhausen.

1883. Antwort auf die Artikel von Oberst Bringolf: „Die Herren vom Engestieg"; Tageblatt der Stadt Schaffhausen.

1884. Die Reisen des Herrn Heinrich Moser aus Schaffhausen in Zentral-Asien. Vortrag, gehalten an der Versammlung der schweizer. geogr. Gesellschaften zu Bern, 26. August 1884. Jahresbericht der geogr. Gesellschaft von Bern, 1883/84.

1885. Über leuchtende Bakterien. Helvetia, Zeitschrift zur Verbreitung gemeinnütziger Kenntnisse. Vereinsdruckerei Basel, 1885.

1886. Ethnographische Ausstellung zentralasiatischer Gegenstände im Rüdensaal in Schaffhausen von Heinrich Moser von Charlottenfels; Bund Nr. 212, 1886.

— Die ethnographische Sammlung des Herrn Heinrich Moser; Das Ausland, Wochenschrift für Länder- und Völkerkunde, Nr. 36, Seite 714—718.

1886. Der gegenwärtige Standpunkt der Bakterien-Erkenntnis. Die Natur, Zeitschrift zur Verbreitung naturhistorischer Kenntnisse, Nr. 41/43.

1888—1890. Rapports sur l'Instruction publique et privée dans les différents cantons de la Suisse; l'enseignement primaire, secondaire et professionelle. Annuaire de l'Instruction publique, fondé et rédigé par J. Jost, Inspecteur-général de l'Instruction publique. Paris.

1891. Über die Grabungen am Schweizersbild; Tageblatt und Intelligenzblatt der Stadt Schaffhausen. Oktober 1891, sowie Basler Nachrichten, 1891.

1892. Das Schweizersbild. Vortrag, gehalten an der Versammlung der deutschen anthropol. Gesellschaft in Ulm. Korrespondenzblatt der deutschen anthropol. Ges.

— Une station préhistorique à Schweizersbild près de Schaffhouse. Archives des sciences phys. et nat., tome XXVIII. Genève, Compte-Rendu de Bâle, pag. 110—117.

1893. Das Schweizersbild. Verhandl. der 42. Jahresvers. deutscher Philologen und Schulmänner in Wien. Seite 542.

1894. Resultate der Ausgrabungen beim Schweizersbild. Verh. der Schweiz. Naturf. Ges. Schaffhausen, S. 55—56.

— Fouilles de la Station préhistorique de Schweizersbild, second rapport; Archives des sciences phys. et nat., tome XXXII. Genève 1894, Compte-Rendu de Schaffhouse, pag. 66—72.

— La Station de Schweizersbild, Compte-Rendu des séances de l'Académie des sciences à Paris.

1896. Das Schweizersbild, eine Niederlassung aus paläolithischer und neolithischer Zeit. Mit Beiträgen von A. Bächtold, J. Früh, A. Gutzwiller, A. Hedinger, J. Kollmann, J. Meister, A. Nehring, A. Peuck, O. Schötensack, Th. Studer. Neue Denkschriften der Schweiz. Naturf. Ges., Band XXXV, 1. Aufl., VI und 344 Seiten, 25 Tafeln, 1 Karte und 8 Textfig.

1898. Das Kesslerloch bei Thayngen, Verh. der Schweiz. Naturf. Ges. Bern, S. 94 und Compte-Rendu (Archives des sciences phys. et nat. Genève), Berne 1898, pag. 126.

1899. Neuer Fund von Pygmäen der neolithischen Zeit aus der Grabhöhle beim Dachsenbüel bei Herblingen, Kt. Schaffhausen, Korrespondenzblatt der deutsch. anthropol. Ges., XXX, Nr. 10.

— Das Kesslerloch, neue Grabungen und Funde; Korrespondenzblatt der deutsch. anthropolog. Ges., XXX, Nr. 10.

1900. Neue Grabungen und Funde im Kesslerloch bei Thayngen; vorläufige Mitteilung. Anzeiger für Altertumskunde Nr. 1.

1902. Neue Grabungen und Funde im Kesslerloch bei Thayngen, Kanton Schaffhausen. Korrespondenzblatt der deutsch. anthropol. Ges., Nr. 11.

— Antrag betreffend die wissenschaftliche Untersuchung der Zwerge in den deutschen Kolonialgebieten in Afrika. Korrespondenzblatt der deutsch. anthropol. Ges., Nr. 12.

— Das Schweizersbild, 2. Aufl. Mit den bei der 1. Aufl. (1896) angeführten Beiträgen nebst weiteren von V. Fatio, O. Schötensack, M. Schlosser. Neue Denkschriften der Schweiz. Naturf. Ges., Band XXXV, 360 S., 30 Tafeln, 17 Textfig. und 2 Karten.

1903. Der Dachsenbüel, eine Höhle aus früh-neolithischer Zeit bei Herblingen, Kt. Schaffhausen. Mit Beiträgen von J. Kollmann, O. Schötensack, M. Schlosser, S. Singer. Neue Denkschriften der Schweiz. Naturf. Ges., Band XXIX, 1. Hälfte, VIII und 126 S., 6 Taf. und 14 Textfig.

1904. Das Kesslerloch, eine Höhle aus paläolithischer Zeit; neue Grabungen und Funde. Mit Beiträgen von Th. Studer u. O. Schötensack. Neue Denkschriften der Schweiz. Naturf. Ges., Band XXXIX, 2. Hälfte, VIII und 128 S., 34 Tafeln und 6 Textfig.

1905. Das Kesslerloch bei Thayngen. Vergleichende Studie, 2. Mitteil. im Anzeiger für schweiz. Altertumskunde, Heft 4, Zürich.

— Exkursion zu den prähistorischen Fundstätten bei Schaffhausen. Bericht über die XXXVIII. Versammlung des oberrheinischen geolog. Vereins zu Konstanz am 26. April 1905.

1906. La Stratigraphie du Schweizersbild et l'âge des différentes couches de cette station préhistorique. Compte-Rendu au XIIIème Congrès d'Anthropologie et d'Archéologie à Monaco, pag. 416–422.

1908. Rezension des Buches von „Heierli, J., Dr., Das Kesslerloch bei Thayngen." Korrespondenzblatt der deutschen Gesellschaft für Anthropologie und Urgeschichte des Menschen, XXXIX. Nr. 6.

1908 und 1909. Zwei Entgegnungen in der „Neuen Zürcher Zeitung" (Nr. 178, 1908 u. Nr. 165, 1909) auf die Angriffe von Dr. J. Heierli und Dr. R. Häusler.